

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure etc. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible |
| <input type="checkbox"/> Additional comments /
Commentaires supplémentaires | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy to the gen

The imag possible c of the orig filming co

Original c beginning the last p sion, or th other orig first page sion, and or illustra

The last r shall con" TINUED"), whichever

Maps, pla different r entirely in beginning right and required. method:

18/6

271

271

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

L

7
5
RESE

Ch

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PP.

de la Compagnie de IESVS

EN

LA NOUVELLE FRANCE

es années 1657. & 1658.



172
57-58
RESERVE



A PARIS,
Chez SEBASTIEN C. M. B. Y. & C.
primeur du Roy & de la Compagnie

M. DC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

100

9224

lin
pi
re
no
at
te
qu
de
pe
m
ce
T
no
X
m



AVANT-PROPOS.

CEVX qui s'interessent dans la conversion des Sauvages de la Nouvelle France, seront bien aises de lire, en cette Relation, quelques Chapitres, tirez des lettres, & des memoires, qu'on a enuoyez cette année; mais non pas en si grand nombre que nous attendions. Les chemins sont si longs, & si incertains, sur la mer, & sur la terre, que c'est quasi vn petit miracle, quand rien ne s'égare, & ne se perd, des choses qui nous sont adressées. Le peu qu'on a receu, fait voir que le Démon preuoit quelque grand bien dans ces contrées pour la gloire du Fils de Dieu, puisqu'il continue ses persecutions, & ses tempestes de tous costez. Aussi-tost que nous auons eu les armes en la main, c'est à dire la con-

AVANT-PROPOS.

naissance des Langues pour le combat-
tre, & pour faire connoistre IESVS-
CHRIST : aussi-tost les Demons se
sont opposez. Ils ont suscité d'horri-
bles calomnies contre nous : on nous a
pris pour des Imposteurs, pour des Sor-
ciers, pour des Magiciens, pour des
Gens qui faisoient geler, & mourir
les bleds; qui empoisonnoient les ri-
vieres, qui causoient les maladies, &
qui tuoient les hommes. On nous a en
suite massacrez, on nous a bruslez,
grillez, rostis, & mangez tout vifs.
On a fait le mesme traitement aux
Neophytes, qui auoient receu IESVS-
CHRIST. Cette fureur continuë tous
les iours contre nous; mais quoy? ve-
nit hora, vt omnis qui interficit
vos, arbitretur obsequium se
præstare Deo: L'heure, & le temps
est venu, qu'on croit rendre un bon
seruice à Dieu, de nous persécuter.
Non est discipulus super magi-

f
n
f
f
p
r
r
d
r

AVANT-PROPOS.

strum, nec seruus super domi-
num suum: sufficit discipulo, ut
sit sicut magister eius, & seruo
sicut dominus eius. *Le disciple n'est
pas plus grand que son maistre, ny le
valet que son seigneur. Ce nous est
une grande gloire, de porter les livrées
de nostre Chef, & de nostre Capi-
taine: mais entrons en discours,*



TABLE DES CHAPITRES.

- Chap. I.** **D**u retour de nos Peres & de nos François du pais des Onnontaguerois. 1
Lettre du Pere Paul Ragueneau, au Reverend P. Jacques Renault Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France.
- Chap. II.** De l'industrie & du courage de nos François dans leur retraite d'Onnontagué. 20
Lettre du P. Paul Ragueneau au P. Procureur des Missions de la Compagnie de Jesus en la Nouvelle France. 22
- Chap. III.** Journal de ce qui s'est passé entre les François & les Sauvages. 29
- Chap. IV.** Continuation du Journal. 44
- Chap. V.** Divers chemins du Canadas à la mer du Nord. Les noms de plusieurs Nations nouvellement decouvertes. 70
Chemins à la mer du Nord. 74
Noms de plusieurs Nations decouvertes depuis peu. 79
- Chap. VI.** De la mort d'une ieune Huronne Religieuse Hospitaliere. 88
- Chap. VIII.** De la diversité des actions, &

Table des Chapitres.

<i>des façons de faire des François, ou des Europeans, & des Sauvages.</i>	103
Chap. VIII. <i>Quelques nouvelles arriuées par le dernier vaisseau.</i>	130

Permission du R. P. Prouvincial.

N OUS I A C Q U E S R E N A V L T,
Prouvincial de la Compagnie de
I E S V S en la Prouince de France, a-
uons accordé pour l'auenir au sieur
S E B A S T I E N C R A M O I S Y, Mar-
chand Libraire, Imprimeur ordinaire
du Roy & de la Reine, Directeur de
l'Imprimerie Royale du Louure, Bour-
geois & ancien Escheuin de cette ville
de Paris, l'Impression des *Relations de la
Nouvelle France*. Donné a Paris au mois
de Decembre 1658.

Signé, I A C Q U E S R E N A V L T.



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Loture: Bourgeois & ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendré & debiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IÉSUS au país de la Nouvelle France és années 1657. & 1658.* & ce pendant le temps & espace de dix années consecutiues; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par ledit Priuilege. Donné à Lion au mois de Decembre 1658. Signé, Par le Roy en son Conseil.

RELATION



RELATION

DE CE QUI S'EST
passé en la Mission des Pe-
res de la Compagnie de
IESUS aux pais de la Nou-
uelle France, depuis l'Esté
de l'année 1657. iusques à
l'Esté de l'année 1658.

*Du retour de nos Peres & de nos
François du pais des Annon-
tagueronnons.*

CHAPITRE I.

EN CORE qu'il soit vray que
les Iroquois soient subtils,
adroits, & de grands fourbes;
ie ne scaurois neantmoins
me persuader qu'ils ayent tant d'esprit

2. *Relation de la Nouvelle France,*
& tant de conduite, & qu'ils soient si
grands politiques, que pour perdre
les François, les Hurons, les Algon-
guins, & leurs Alliez, ils se soient ser-
uis des ruses & des intrigues qu'on
leur impute.

Ils ont pressé plusieurs années avec
des instances incroyables, avec des té-
moignages d'une affection tres-parti-
culiere, & mesme avec des menaces de
rupture & de guerre, si on méprisoit
leur amitié, & si on rebutoit leur de-
mande: ils ont, dis-je, pressé & prié
que pour marque de paix & d'alliance
avec eux, vn bon nombre de François
montast en leur país, les vns pour les
instruire, & les autres pour les prote-
ger contre leurs ennemis.

Les Agneronnons voulant trauer-
ser ce dessein, ils se sont battus les
vns contre les autres, iusques à souil-
ler la terre de sang & de meurtre.
Quelques-vns croyent que tout cela
se faisoit par feinte, pour mieux ca-
cher leur ieu: mais il me semble que
le ieu n'est gueres agreable, où il y va
du sang & de la vie; ie doute fort
que la politique Iroquoise puisse al-

és années 1657. & 1658. 3

ter iufques là, & que des Barbares qui ont peu de dependance les vns des autres, puiffent cacher fi long-temps leurs intrigues.

Je croy pluftoft que les Iroquois Onnontaguérônns demandoient des François avec fincerité, mais les vns avec des veûes bien différentes des autres. Les Anciens fe voyant engagez dans de grandes guerres contre quantité de Nations qu'ils auoient prouoquées, demandoient des Hurons, comme des gens qui pouuoient groffir leurs troupes, ils fouhaitoient des François pour tirer d'eux des armes à feu, & pour raccommo^{der} celles qui fe rompoient. De plus. Comme les Agnérônns les traitoient quelquesfois aflez mal, lors qu'ils paffoient par leurs Bourgades pour aller trafiquer avec les Hollandois, ils vouloient fortir de cette dependance, en ouurant le commerce avec les François. Ce n'eft pas tout, les armes eftant iournalieres, ils demandoient que nos François fiffent vn grand Fort en leur pais, pour leur feruir de retraite, ou du moins à leurs femmes & à leurs enfans, en cas

4 *Relation de la Nouvelle France,*

que leurs ennemis les pressassent de trop près. Voilà les veuës des politiques Iroquois. Le commun peuple ne penetrait pas si auant: la curiosité de voir des étrangers venus de si loing, l'esperance d'en retirer quelque petit emolument leur donnoit enuie de les voir: mais les Hurons Chrestiens & captifs parmy ces peuples, & ceux qui approuuoient leur vie, & les discours qu'ils tenoient quelquefois de nostre creance, ne respiroient rien tant au monde que la venuë des Predicateurs de l'Euangile, qui les auoient engendrez à Iesus-Christ.

Mais si-tost que les Capitaines & les Anciens se sont veus maistres de leurs ennemis, ayant dompté toutes les Nations qu'ils auoient attaquées, si-tost qu'ils ont creu que rien ne pouuoit plus resister à leurs armes, le ressouvenir des torts qu'ils pretendent auoir autrefois receus des Hurons, la gloire de triompher des Europeans, aussi-bien que des Americains, leur a fait prendre la resolution de se venger des vns, & de perdre les autres, si bien qu'à mesme temps qu'ils virent la nation de Char

és années 1657. & 1658.

qu'ils redoutoient, subiuguée par leurs armes, & par les forces des Sonnon-toueronnonns leurs Alliez, ils auroient fait main-basse sur tous les François d'Onnontagué, n'estoit qu'ils preten-doient se seruir d'eux, comme d'une amorce pour attirer quelques Hurons, & les massacrer comme ils ont fait. Et si dès lors la consideration de quel-ques-vns de leurs gens qui estoient demeurez à Kebec, ne les eust arre-ster, le chemin d'Onnontagué eust seruy de tombeau aux François, aussi-bien qu'aux Hurons, comme il se ver-ra cy-aprés. Depuis ce temps-là nos Gens ayant découuert leur conspira-tion, & reconnu que leur mort estoit concludë, penserent à leur retraite, dont il sera parlé dans la lettre sui-uante.



A iij

Relation de la Nouvelle France,

*Lettre du Pere Paul Ragueneau, au
Reuerend Pere Iacques Renault
Prouincial de la Compagnie de Ie-
sus en la Prouince de France.*

Pax Christi.

MON R. PERE,

La presente est pour informer V. R. que nous voilà de retour de la Mission des Iroquois, chargez de quelques dépoüilles remportées sur l'Enfer. Nous portons entre nos mains plus de cinq cens enfans, & quantité d'adultes, pour la pluspart morts après le Baptesme. Nous auons rétably la Foy & la piété dans les cœurs d'vne pauvre Eglise captiue, dont nous auons ietté les premiers fondemens au pais des Hurons. Nous auons publié l'Euan-gile à toutes les nations Iroquoises; de sorte que desormais elles seront sans excuse, & Dieu sera pleinement iustificié sur elles au grand iour du Iugement.

Le Diable enragé de nous voir fai-

re vne si belle moisson, & iouir si pleinement des fruits de nostre entreprise, s'est seruy de l'inconstance des Iroquois, pour nous chasser du centre de ses Estats; car ces Barbares, sans autre suiet que pour suiure leur humeur volage, ont repris la guerre contre les François, dont les premiers coups ont esté déchargez sur nos bons Chrestiens Hurons, qui montoient avec nous à Onnontagué, sur la fin de l'Esté dernier, & qui furent cruellement massacrez entre nos bras, & dans nostre sein, par la plus insigne trahison qui se puisse imaginer. Ils firent en suite leurs pauvres femmes captiues, & mesme en bruslerent quelques-vnes à petit feu, avec leurs enfans de trois & quatre ans.

Cette sanglante execution a esté suiuite du meurtre de trois François à Montreal, par les Onnciotchronons, qui enleuerent leurs cheuelures, & les porterent comme en triomphe dans leurs bourgades, pour marque de guerre declarée.

Ce coup d'hostilité barbare ayant obligé M^r Dailleboust, comman-

8 *Relation de la Nouvelle France,*

dant pour lors en ce pais, de faire arrester & mettre aux fers à Montreal, aux trois Riuieres & à Quebec, vne douzaine d'Iroquois, qui pour lors s'y estoient rencontrez, partie Onnontagueronnons, & la pluspart Agnieronnons. L'vne & l'autre nation Iroquoise fut irritee de cette detention de leurs gens, pretendant qu'elle estoit inique: & pour s'en venger cruellement, ils conuoquerent vn conseil secret, où ils formerent le dessein d'vne guerre implacable contre les François: toutesfois ils iugerent à propos de dissimuler pour quelque temps, iusques à ce que par le renuoy du Pere Simon le Moyne, qui estoit pour lors à Agniegué, ils eussent obtenu la deliurance de leurs Gens, qui estoient aux fers; faisant leur compte qu'incontinent après ils déchargeroient les premiers coups de leur fureur sur nous autres François qui estions à Onnontagué, au nombre de cinquante à soixante, engagez au cœur de leur pais, comme dans vne prison, d'où ils croyoient qu'il nous estoit impossible de sortir.

Ils eurent mesme la veuë dans ce

es années 1657. & 1658.

Conseil ; qu'en nos personnes ils auroient de précieux ostages, soit pour retirer par échange ceux de leurs gens qui estoient dans nos prisons, soit pour obtenir tout ce qu'il leur plairoit, lors qu'à la veüe de nos habitations Françoises ils nous feroient sentir les effets de leur cruauté : & sans doute que ces spectacles pleins d'horreur, & que les cris lugubres de quarante & cinquante François innocens auroient touché de compassion, & auroient mis en peine le Gouverneur & les habitans de quelque place que ce fust.

Nous ne sçauions ces mal-heureux desseins des Iroquois que dans le secret : mais nous voyions ouuertement leurs esprits preparez à la guerre ; & des le mois de Feurier diuerses bandes se mettoient en campagne pour cét effet ; 200. Agnieronnons d'vne part, 40. Onnciotchronons d'vne autre, & quelques troupes d'Onnontagué auoient desia pris le deuant, pendant que le gros de l'armée s'amasseroit.

Nous ne pouuions pas esperer, humainement parlant, pouuoir tirer de ces dangers qui nous environ-

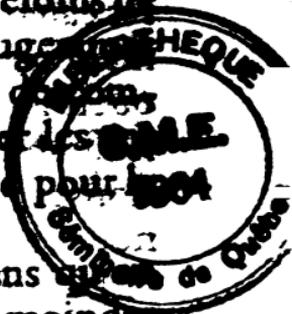
10 *Relation de la Nouvelle France,*

noient de toutes parts, vne cinquanteaine de François qui nous auoient confié leurs vies, & dont nous nous sentions responsables deuant Dieu & deuant les hommes. Ce qui nous mettoit plus en peine, n'estoit pas tant les feux dans lesquels vne partie de nos François deuoient estre iettez, comme la captiuité malheureuse à laquelle plusieurs d'entre-eux estoient destinez par les Iroquois, & où le salut de leurs ames estoit bien plus à plaindre, que la perte de leurs corps. C'est ce que la pluspart apprehendoient plus viuement, qui se voyant desia comme captifs, souhaitoient les coups de hache, ou mesme les feux, plüstoit que cette captiuité. Ils estoient mesme resolu, pour n'en venir à ce malheur extreme, de tenter tout, & de s'enfuir chacun de son costé dans les bois, ou bien pour y perir de faim & de misereres, ou tacher de se rendre à quelqu'vne des habitations Françoises.

Dans ces desseins si precipitez nos Peres & moy, & vn gentilhomme nommé Monsieur du Puys, qui commandoit tous nos François, avec vne

garnison de dix Soldats, (dont neuf estoient desia d'eux-mesmes resolu de nous abandonner) nous iugeâmes qu'il valoit mieux se retirer d'une pagnie, ou pour s'entr'animer les autres à la mort, ou mesme pour vendre plus cher.

Pour cela il falloit partir sans en eust aucun vent: car le moindre soupçon qu'eussent eu les Iroquois de nostre retraite, eust hasté sur nous le malheur que nous vouïions fuir. Mais comment esperer de pouuoir partir sans estre découuerts, estant au centre du pais, & tousiours obsedez de quantité de ses barbares, qui ne délogoient point d'auprés de nostre maison, pour espier nostre contenance en cette conioncture? Il est vray qu'ils ne pensoient pas que nous eussions iamais eu le courage d'entreprendre ce coup, sçachans bien que nous n'auions ny canots, ny matelots, & que nous ignorions les chemins bordez de precipices, où vne douzaine d'Iroquois nous pouuoient défaire aisément: outre que la saison estoit insupportable dans la froideur des eaux



22 *Relation de la Nouvelle France,*

glacées, où toutefois il falloit traifner les canots, se iettant à l'eau, & y demeurant les heures entieres, quelquefois iufques au col; & iamais nous n'auions entrepris de telles expéditions, fans auoir des Sauuages pour nous conduire.

Nonobstant ces obstacles qui leur paroiffoient, auffi bien qu'à nous, infurmontables. Dieu qui tient entre ses mains tous les momens de nos vies, nous inspira si heureufement tout ce qu'il falloit faire, qu'estant partis le 20. iour de Mars de nostre maison de sainte Marie, proche d'Onnontagué, sur les onze heures de nuit, sa diuine Prouidence nous conduifant comme par vn miracle continuel, au milieu de tous les dangers imaginables, nous arriuasmes à Quebec le 23. du mois d'Auril, ayant passé par Montreal, & par les trois Riuieres, auant qu'aucun canot eust pû y estre mis à l'eau, la riuere n'y ayant pas esté libre pour la nauigation que le iour mefme que nous y parusmes.

Toutes les habitations Françoises nous regardoient comme des person-

és années 1657. & 1658. 13

nes venuës de l'autre monde, & ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, qui d'vn costé nous auoit miraculeusement deliurez d'vn si euident peril, & d'autre part auoit tiré de peine tous les François de Montreal, des trois Riuieres, & de Quebec, qui se sentoient quasi obligez de supporter des Iroquois des choses insupportables, & ne pas reprimer les excès de leurs insolences, de peur que le contre-coup n'en retombast sur nous, qui estions en proye & à la discretion de l'ennemy commun.

Et certainement il estoit bien temps d'arriuer, car nous apprismes à Montreal, que deux-cent Agnieronnons venus en guerre, estoient proche de là: & mesme par les chemins nous en auions apperceu les pistes, & veu des feux de quelques bandes détachées, qui nous eussent fait vn mauvais party, si nous n'eussions hasté nostre marche.

Quelques-autres troupes ennemies parurent aussi aux trois Riuieres, & y firent prisonniers trois ieunes hommes qui ne faisoient que d'en sortir pour

14. *Relation de la Nouvelle France,*

aller au travail, sans que l'on peust leur donner aucun secours, quoy que les Iroquois les entraînaissent à la veuë de tous ceux du bourg.

A Quebec. Le mesme ennemy s'est fait voir dans les campagnes voisines: il a tué du monde quasi dans nos portes, ils est ietté sur de pauvres femmes Algonquines, qui y furent surprises en plein midy; les vnes tuées sur la place, & les autres emmenées captiues, que toutesfois l'on recouura; nos François, les Hurons, & les Algonquins ayant poursuiuy l'ennemy, & luy ayant coupé chemin: mais les meurtriers s'échapperent, disparoissant au moment qu'ils paroissent lors qu'ils se sentent les plus foibles. Ce sont des renards en leurs approches, ils attaquent en lions, & disparoissent en oiseaux faisans leur retraite.

- Nous nous reconnusmes encore plus obligez à remercier Dieu d'une protection si particuliere sur nous, lors qu'estant arriuez à Quebec, nous auons appris de diuers endroits, tant de quelques Hurons venus d'Anniegué, où ils estoient captifs, que de quelques autres

és années 1657. & 1658. 75

venus d'Onnontagué; que le dessein des Onnontaguéronnons auoit esté de massacrer tous nos François, dès lors qu'ils arriuerent en leur pais l'année 1656. mais que l'execution en auoit esté differée iusques à l'année suivante, après que les Hurons y auroient esté attiréz par nostre moyen, sur lesquels l'on deuoit exercer la mesme cruauté: en sorte que tout le bon accueil que l'on auoit fait à nos Peres & à nos François depuis leur arriuée à Onnontagué, n'auoit esté qu'une fuite de ce dessein perfide, & vne fourbe des Anciens & des Capitaines Iroquois, qui conduisoient secretement cette trahison, dans l'esperance qu'ils auoient, que si nous estions satisfaits de leur procedé, les Hurons restez à Quebec, croiroient qu'il n'y auoit rien à craindre pour eux à Onnontagué, & que pour lors y montant sur cette creance, l'on feroit les femmes & les enfans captifs, & l'on massacrerait les hommes. C'est ce qui fut executé cruellement sur nos bons Chrestiens Hurons, qui montoient avec nous à Onnontagué, le troisieme iour

ur
les
de

est
il

s,
l'
n

e,
ie

s,
it

P-
n-

is

X-
e

s

l'

s

l'

16 *Relation de la Nouvelle France,*
d'Aouſt de l'année dernière 1657.

Que ſi pour lors nous ne fuſmes pas enuoloppez dans ce cruel maſſacre, ce fut vne prouidence de Dieu, en ce qu'il y auoit cinquante Onnontagueronnons qui eſtoient deſcendus à Quebec, pour y aller querir le reſte des Hurons qui n'auoient pas voulu monter avec nous, ayant preſſenty le malheur qui nous arriua. Ces cinquante Onnontagueronnons nous ſauuerent la vie ſans y penſer, pource que leurs compatriotes vouloient attendre leur retour, auant que d'exercer en noſtre endroit ce dernier acte d'hoſtilité. Cette meſme Prouidence qui veilloit amoureuſement ſur nous, ne permit pas que ces cinquante Onnontagueronnons retournaffent en leur païs, auant que la nouuelle y fuſt arriuée, des Iroquois que l'on arreſta & qu'on mit au fers à Montreal, aux trois Riuieres, & à Quebec, l'année paſſée 1657. Ce qui ſuspendit tous leurs mauuais deſſeins ſur nous; Dieu cependant nous les ayant fait connoiſtre, & nous ayant donné le courage, les forces & les moyens pour nous

nous retirer heureusement de la captiuité où nous estions, au milieu de ce peuple barbare & ennemy.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que les desseins de Dieu sont adorables sur ses élus, & qu'il trouue sa gloire par des voies toutes opposées aux nostres, dont les ressorts ne paroistront que dans l'éternité. Car outre les victimes de nos Peres, qui estoient toutes prestes d'estre immolées, & à qui Dieu n'a pas voulu mettre le feu, quoy que l'Iroquois en eust desia préparé le buscher; les sentimens des Chrestiennes Huronnes furent vraiment Chrestiens à la mort de leurs maris & de leurs peres, dont le sang reiallissoit sur elles, aussi-bien que sur nous.

Grand Dieu, s'écrioit l'une, mêlez mon sang avec celuy de mon mary: qu'on m'arrache aujourd'huy la vie; iamais l'on ne me pourra arracher la foy que j'ay au cœur.

Mon Dieu, disoit vne autre, ie croy fermement que vous estes le Tout-puissant, quoy que ie voie vos seruiteurs massacrez par vos ennemis;

18 *Relation de la Nouvelle France,*

vous n'avez pas promis que nostre foy nous exempteroit de la mort : nos esperances sont pour vne autre vie : il faut mourir en terre , pour viure dans le Ciel.

Comme on massacroit vne de ces femmes fortes , nommée Dorothee , à coups de haches & de cousteaux , à l'entrée du bourg d'Onnontagué ; voiant les larmes d'vne petite fille de huit ans , qui auoit esté au seminaire des Ursulines , elle luy dit : Ma fille , ne pleures pas ny ma mort , ny la tienne ; nous irons auiourd'huy de compagnie au Ciel : Dieu y aura pitié de nous à toute eternité : les Iroquois ne pourront pas nous raur ce grand bien. Puis en mourant elle s'écria : I E S V S , aiez pitié de moy. Et sa fille fut tuée sur l'heure mesme à coups de cousteaux , prononçant les mesmes paroles que sa mere auoit dites : I E S V S , aiez pitié de moy.

Deux autres estant brûlées à petit feu , s'écrioient au milieu des flammes , qu'elles mouroient Chrestiennes , & qu'elles s'estimoient heureuses que Dieu les vist dans leurs tourmens,

és années 1657. & 1658. 19

& qu'il connust leur cœur. Ouy, disoit l'vne; si nos corps estoient immortels, les Iroquois rendroient nos peines immortelles: puisque nos ames ne peuvent pas mourir, est-ce chose incroyable que Dieu, qui n'est rien que bonté, doive les recompenser à toute eternité?

Ces meres embrassoient leurs enfans qu'on avoit iettez dans ces flammes, & l'excès de toutes ces cruautés barbares ne pût jamais les separer: tant il est vray que la foy & l'amour de Dieu font plus forts que le feu & la mort.

C'est dans le Ciel, où nous verrons plus pleinement, les ressorts adorables & aimables de la providence de Dieu, sur ceux qu'il a choisis au milieu de cette barbarie pour en faire des Saints. Nos Eglises sont vraiment souffrantes, & le Diable y fait ses ravages: mais Dieu en tirera sa gloire en dépit de l'Enfer. C'est à nous de faire ce que nous pourrons: c'est à luy seul de faire ce qu'il luy plaira.

De Quebec ce 21.
d'Aoult 1658.

Le tres-humble & obéissant

serviteur en N. S. QUÉBEC

PAYE RAGUENEAU

B N. UNIVERSITÉ LAVAL

*De l'industrie & du courage de nos
François dans leur retraite
d'Onnontagué.*

CHAPITRE II.

LE Pere Jean De Brebeuf, le Pere Gabriel Lallement, le Pere Isaac Iogues, & les autres, pour la pluspart, qui ont esté brûlez & mangez par les Iroquois; pouuoient assez facilement échapper des mains & de la dent de ces anthropophages; mais le Sacrement de Penitence qu'ils vouloient administrer à quelques Neophytes deuant leur mort, & le Baptesme qu'ils vouloient conferer à quelques Catechumenes, leur firent preferer les feux & la rage des Iroquois, à la douceur de la vie. C'estoit fait de tous nos Peres, & de tous nos Freres d'Onnontagué, s'ils se fussent trouuez en vn pareil rencontre: mais voiant que leur mort seroit inutile à vne pauvre Eglise captiue qu'ils abandonnoient, & que leur esclauage ne les auroit pas

soulagez , d'autant que ces barbares les deuoient lier & garotter , & les mener à Kebec , pour retirer en contre-échange leurs compatriotes , que nos François retiennent dans les fers. Voiant , dis-ie , que leur mort , & leur captiuité seroit plus nuisible que profitable à la Colonie Françoisé , ils prirent resolution de se sauuer , & de travailler à la conseruation des François , qui s'alloient perdre en se diuisant , & en se separant les vns des autres.

La resolution prise , il falloit trouuer les moiens de l'executer. Il est plus aisé de donner des preceptes , que de les garder. Nos François n'eurent pas de peine à se resoudre de conseruer leurs vies , & d'euiter leur mort : les glaces , les vents , en vn mot , l'impossibilité de partir les arresterent iusques à la veille du iour destiné à leur massacre : pas vn ne doutoit qu'il ne fallust faire retraite , & au plustost. Voions maintenant comme ils s'y prirent : la Lettre suiuite nous le decouurira.

22 *Relation de la Nouvelle France,*

*Lettre du Pere Paul Ragueneau au
Pere Procureur des Missions de la
Compagnie de Iesus en la Nouvelle
France.*

MON R. PERE, *Pax Christi.*

V. R. sera bien-aïse d'apprendre les particularitez de nostre départ de sainte Marie des Iroquois, pour ioin- dre ses actions de graces à celles que nous deuons a la Bonté diuine, qui nous a retirez avec bien des merueil- les d'vn lieu, où son amour ne nous auoit pas conduit sans quelques pro- diges. Nous deuions perir en mon- tant, la mort nous attendoit à nostre arriuée; nostre départ a tousiours pas- sé pour impossible; & neantmoins *ecce uiuimus*, nous sommes pleins de vie, & nous auons eu le bon-hœur de mettre en possession de la vie eternelle quan- tité de ceux qui se preparoient à boire nostre sang, & ietter nos corps tout viuans dans leurs feux.

La resolution estant prise de quitter ces terres, où Dieu auoit pris par no-

stre moi en, le petit nombre de ses éleus, les difficultez paroissoient insurmontables dans l'exécution, pour laquelle toutes choses nous manquoïent.

Pour suppleer au defaut des canots, nous auions fait, en cachette, deux batteaux, d'une nouvelle & excellente structure, pour passer les rapides; ces batteaux ne tiroient que fort peu d'eau, & portoient beaucoup de charge, quatorze ou quinze hommes chacun, & la valeur de quinze à seize cent liures pesant. Nous auions de plus quatre canots à l'Algonquine, & quatre à l'Iroquoise, qui deuoient composer nostre petite flotte de cinquante trois François.

Mais la difficulté estoit de faire l'embarquement sans estre apperceus des Iroquois, qui nous obsedoient continuellement. Le transport des batteaux, des canots, & de tout l'équipage ne pouuoit pas se faire sans vn grand bruit: & neantmoins, sans le secret, il n'y auoit rien à esperer, qu'un massacre general de tous tant que nous estions, au moment que l'on se fust apperceu que nous eussions eu la

24 *Relation de la Nouvelle France,*
moindre pensée de nous retirer.

Pour cela, nous inuitasmes tous les Sauvages qui estoient proche de nous, à vn festin solemnel, où nous emploiasmes toute nostre industrie, & n'épargnasmes ny le son des tambours, ny les instrumens de musique, pour les endormir par vn charme innocent.

Celuy qui presidoit à la ceremonie, ioua son ieu avec tant d'adresse & de bon-heur, qu'vn chacun vouloit contribuer à la ioie publique: c'estoit à qui ietteroit des cris plus perçans, tantost de guerre, tantost d'allegresse: les Sauvages par complaisance chantoient & dansoient à la Françoisise, & les François à la Sauvage. Pour les animer de plus en plus à ce beau ieu, on distribua des presens à ceux qui iouoient mieux leur personnage, & qui menoient plus de bruit, pour étouffer celuy qu'une quarantaine de nos gens faisoient au dehors, dans le transport de tout nostre équipage. Tout l'embarquement estant fait, le festin se finit à point nommé, les conuiez se retirent, & le sommeil les aiant bien-tost abattus, nous

fortifmes de nostre maison par vne porte de derriere , & nous embarquasmes à petit bruit , sans dire Adieu à nos Sauvages , qui faisoient les fins , & qui pensoient nous amuser iusques au temps de nostre massacre , de belles apparences , & par des témoignages de bonne volonté.

Nostre petit Lac , sur lequel nous voguions en silence dans les tenebres de la nuit , se geloit à mesure que nous auacions , & nous faisoit craindre d'estre arrestez dans les glaces , après auoir euité les feux de l'Iroquois. Dieu nous en deliura pourtant , & après auoir auancé la nuit , & tout le iour suiuant par des precipices & par des cheutes d'eau effroiables ; enfin nous nous rendifmes le soir dans le grand Lac Ontario , à vingt lieuës du lieu de nostre depart.

Cette premiere iournée estoit la plus dangereuse ; car si les Iroquois eussent apperceu nostre sortie , ils nous eussent coupé chemin ; & n'eussent-ils esté que dix ou douze , il leur estoit facile de nous mettre en desordre , la riuiera estant tres-étroite , &

26 Relation de la Nouvelle France,
terminée , après dix lieuës de che-
min , d'vn precipice affreux , où nous
fusmes obligez de mettre pied à terre,
& porter l'espace de quatre heures no-
stre bagage & nos canots , par des che-
mins perdus , & couverts d'vne Fo-
rest épaisse qui eust seruy de Fort à
l'ennemy , & d'où à chaque pas il eust
pû nous assommer , & tirer sur nous
sans estre apperceu.

La protection de Dieu nous accom-
pagna visiblement dans tout le reste
du chemin , y marchant dans des pe-
rils qui nous faisoient horreur après
les auoir euites , & n'ayant point la nuit
d'autre giste que sur la neige , après
auoir passé les iournées entieres dans
les eaux & parmy les glaces.

Dix iour après nostre départ , nous
trouuâmes le Lac Ontario , sur lequel
nous voguions , encore gelé en son
emboucheure : il fallut prendre la ha-
che en main pour fendre la glace , &
se faire passage : mais ce fut pour en-
trer deux iours après dans vne cheute
d'eau , où toute nostre petite flotte se
vit quasi abismée. Car nous estant en-
gagés dans vn grand fault , sans le for

ce, che- nous erre, s'no- che- Fo- ort à leust nous com- reste s pe- après nuit après dans nous quel n son la ha- ce, & ir en- heute rre se at en- ns le

connoistre, nous nous trouuâmes au milieu de ses brisans, qui par le rencontre de quantité de gros rochers, éleuoient des montagnes d'eau, & nous iettoient dans autant de precipices, que nous donnions de coups d'auirons. Nos batteaux qui à peine auoient demy-pied de bord, se trouuerent bien-tost chargez d'eau, & tous nos gens dans vne telle confusion, que leur cris meslez avec le bruit du torrent nous faisoient voir l'image d'vn triste naufrage. Il falloit pourtant pousser outre, la violence du courant nous emportant malgré nous dans de grandes cheutes, & par des chemins où iamais on n'auoit passé. La crainte redoubla à la veüe d'vn de nos canots englouty dans vn brisant, qui barroit tout le rapide, & qui estoit neantmoins la route que tous les autres deuoient tenir. Trois François y furent noiez, vn quatriéme aiant échappé heureusement, s'estant tenu attaché au canot, & aiant esté secouru au bas du sault, lors qu'il estoit sur le point de lascher prise, les forces luy manquant quasi avec la vie,

28 *Relation de la Nouvelle France,*

Ceux qui furent noiez auoient communiqué ce iour là, & s'estoient saintement disposez à la mort, sans sçauoir qu'elle fust si proche. Mais Dieu qui connoist les élus, les y auoit amoureuxment preparez. Ce nous est vne consolation de pouuoir dire, *Pater, quos tradidisti mihi, non perdidisti ex his quemquam.* Car ces trois noiez estant au Ciel, ne sont perdus qu'heureusement; aiant trouué Dieu & leur salut dans leur perte.

Le 3. d'Auril nous abordasmes à Montreal au commencement de la nuit: les glaces n'en estoient parties que le iour mesme, & elles nous eussent arresté, si nous fussions arriuez plustost. Nous nous vismes obligez de sejourner au mesme lieu quatorze iours, les Riuieres qui estoient plus bas n'estant pas encore déprises.

Le 17. d'Auril nous nous rendismes aux trois Riuieres, d'où les glaces n'estoient parties que le iour precedent. nous y passasmes la Feste de Pasques.

Le Mardy nous arriuasmes heureusement à Quebec; vn iour plustost nous n'eussions pas pû y aborder, tout

n'y estoit qu'un pont de glace depuis la coste de Lauſon, d'où on auoit encore trauerſé la Riuere à pied ſec le iour de Paſques.

Vraïement l'Ange de Dieu nous conduiſoit dans nos démarches, & dans nos demeures, comme il conduiſoit autrefois ſon peuple bien-aimé au ſortir de la captiuité d'Egypte, du milieu des Nations barbares. Louiez Dieu avec nous de ce qu'il nous a deliurez d'une ſeruitude bien plus dangereuſe, après auoir beny nos trauaux par le ſalut de quantité d'ames, qui ioüiſſent maintenant du repos eternel.

Journal de ce qui s'eſt paſſé entre les François & les Sauvages.

CHAPITRE III.

OUTRE les deux Lettres touchées aux deux Chapitres precedens, nous en auons receu quelques autres, & quelques memoires, qui compoſeront ce Journal.

30 *Relation de la Nouvelle France,*

- Le mot Onnonta, qui signifie vne montagne, en langue Iroquoise, a donné nom à la Bourgade appelée Onnontaté, ou, comme d'autres la nomment, Onnontagué, pource que elle est sur vne montagne, & les peuples qui l'habitent, s'appellent en suite Onnontaeronnons, ou bien Onnontagueronnons. Ces peuples ayant long-temps & instamment demandé, qu'on enuoyast quelques Peres de nostre Compagnie en leur pais. Enfin
1655. l'année 1655. le Pere Ioseph Chaumont & le Pere Claude Dablon leurs furent accordez. Ils les embarquerent le 19. de Septembre, & les rendirent à Onnontagué le 5. Nouembre de la mesme année 1655.
1656. L'année suiuate 1656. ces deux bons Peres se voyant écoutez avec applaudissement, & avec bienueillance, le Pere Dablon quitta Onnontagué le second iour de Mars, pour venir demander du secours à Kebec, où il arriua au commencement d'Auril, & en partit le 17. de May, en compagnie de trois Peres & de deux Freres de nostre Compagnie, & de bon nom-

bre de François, qui tirerent tous vers ce nouveau país, où ils se rendirent le 11. iour de Iuillet de la mesme année 1656.

L'an 1657. la moisson paroissant 1657. belle dans toutes les Bourgades des Iroquois superieurs, le commun peuple écoutant les bonnes nouvelles de l'Euangile avec simplicité, & les Anciens avec vne feinte bien cachée; le Pere Paul Ragueneau, le Pere François Du Peron, quelques François, & plusieurs Hurons partirent de Montreal le 26. de Iuillet, pour aller secourir leurs freres & leurs compatriotes.

Le 3. iour du mois d'Aouft de la mesme année 1657. la perfidie des Iroquois commença à se découvrir, par le massacre qu'ils firent des pauvres Hurons qu'ils menoiert en leur país, après mille protestations de bienveillance, après mille sermens à leur mode, qu'ils les traiteroient comme leurs freres. Et si quantité d'Iroquois ne fussent demeurez parmy les François auprès de Kebec, pour rascher d'emmenner avec eux le reste des Hurons, qui se desfiants de ces traistres, ne s'estoient

32 *Relation de la Nouvelle France,*

pas voulu embarquer avec les autres; c'estoit fait dès lors & des Peres, & des François qui montoient avec eux; & bien-tost après, tous ceux qui demuroient sur les riués du Lac Ganantaa, proche d'Onnontagué, auroient couru la mesme fortune: mais la crainte que les François ne se vengeassent sur leurs compatriotes, arresta leur dessein, dont nos Peres eurent secretement connoissance, incontinent après leur arriuée dans le pais. Vn Capitaine mesme qui sçauoit le secret des Anciens, aiant pris quelque goust aux Predications de l'Euangile, & se voiant fort malade, demanda le Baptesme, l'ayant receu après vne suffisante instruction, il decouurit les mauuais desseins de ses compatriotes à celuy qui luy conféra, & peu de temps après il s'en alla au Ciel.

Le 9. du mesme mois d'Aouust, vingt Iroquois Agneronnons aborderent à Québec: c'estoit à qui entraistreroit en son pais, les restes de la pauvre Nation Huronne: les Iroquois d'en-haut & d'embas, les attrioient avec les plus belles promesses
du

du monde, & ils n'auoient tous que des intentions de les perdre.

Le 11. parut la barque de Monsieur Bourdon, lequel estant descendu sur le grand Fleuve du costé du Nord, vogua iusques au 55. degré, où il rencontra vn grand banc de glaces, qui le fit remonter, aiant perdu deux Hurons, qu'il auoit pris pour guides. Les Eskimaux Sauvages du Nord, les massacrerent, & blessèrent vn François de trois coups de fleches, & d'vn coup de cousteau.

Le 21. quelques Hurons s'estant ioints avec les Agneronnons, dont nous venons de parler, s'embarquerent à Kebec, pour aller demeurer en leur païs, ignorant la captiuité qui les attendoit.

Le 26. Le Pere le Moine les suiuit, avec quelques autres Hurons, remenant vn ieune Iroquois Agneronnon, qui estoit passé en France, & que nous auions renuoié à Kebec, où on le rappelloit.

Le 3. de Septembre, les Onnontagueronnons, qui estoient demeurez à l'entour des habitations Françoises,

34 *Relation de la Nouvelle France,*

enuoierent deux de leurs Gens vers les Hurons de Kebec , pour les presser de prendre Onnontagué pour leur patrie , leur donnant mille assurances , qu'ils seroient les tres-bien venus. C'estoit , comme j'ay dit , à qui auroit le debris de ce pauvre peuple. Or iacoit qu'ils ne sceussent pas ce qui estoit arriué à leurs freres, ils tascherent neantmoins de faire trouuer bon à ces Deputez , de remettre la partie iusques au Printemps suiuant. Ce fut vn coup de Dieu : car ce dilaiement obligea plusieurs Iroquoïs de passer l'Hyuer auprès des François , pour attendre les Hurons ; ce qui empescha les Onnontagueronnons de mettre à mort, ou de se saisir de nos Gens , qui estoient en leur pais. Dieu leur vouloit donner , par cette prouidence si particuliere , le moien de se sauuer.

Le 9. du mesme mois de Septembre. Nos Peres d'Onnontagué enuoierent deux canots , pour donner nouvelle à Kebec , du massacre des pauvres Hurons Chrestiens , mis à mort par vne trahison inouïe de ces Barbares, comme nous l'auons mar-

qué cy-dessus au 3. d'Aouſt de l'an 1657. Ils deuoient auſſi rendre des Lettres, qui expliquoient l'eſtat du païs, & qui découuroient la mauuaife volonté des principaux de ces peuples vers les François. Nous en miſmes quelque choſe à la fin de la Relation de l'an paſſé. Les Onneiſſotchronons aiant eu le vent de l'enuoy de ces deux canots, les deuancerent à deſſein, comme on a ſceu depuis, de maſſacter ceux qui les conduiſoient, & de ietter leurs Lettres au feu: mais nos Gens aiant euité leurs embuſches & leurs pourſuites; arriuerent enſin à Kebec

Le 6. d'Octobre, non ſans l'étonnement de nos François. Je vous laiſſe à penſer, ſi les pauures Hurons, qui n'auoient pas voulu ſuire les Onnontagueroñons, beniſſoient Dieu, de ſe voir deliurez des pattes de ces loups. A peine y auoit-il vn mois, que ces mal-heureux les auoient voulu trahir. S'il faut auoir de l'eſprit pour eſtre fourbe, ces peuples n'en manquent pas.

Le 16. Vne chaloupe porta nou-

36 *Relation de la Nouvelle France,*

uelle à Kebec, que deux François auoient esté pillés au Cap à l'arbre par des Iroquois. Ces Barbares, sous ombre qu'ils auoient de nos Gens en leur pais, commettoient quantité d'insolences, pillant des maisons, tuant les bestiaux des metairies Françoises. Les habitans s'en estant plains fort souvent. Enfin

Le 21. du mesme mois, Monsieur Dailleboust, qui commandoit pour lors, fit assembler les principaux, pour voir quel remede on pourroit apporter à ces desordres. Il fut arresté, 1. Qu'il ne falloit point commencer les premiers à irriter les Iroquois, mais qu'on pouuoit sans difficulté, *vim vi repellere*, repousser par la force leurs insultes. 2. Qu'on deuoit tousiours traiter comme amis les Hurons & les Algonquins nos Alliez. 3. Qu'il falloit empescher que les Iroquois, soit d'en-haut ou d'embas, ne leur fissent aucun tort à la veüe de nos habitations.

Le mesme iour, il fit assembler les Algonquins, & les Hurons, qui luy demanderent, comme ils se compo-

teroient enuers les Iroquois : il repar-
tit. Qu'ils les pouuoient attaquer, &
les combattre hors la veuë des habi-
tations Françoises. Que nous les pro-
tegerions dans cette étenduë, & que
nous ne romperions iamais la paix,
s'ils ne faisoient les premiers quelque
acte d'hostilité.

Le 25. du mesme mois d'Octobre.
Quelques Iroquois Onneïotchron-
nons, voisins d'Onnontaguë, tuèrent
trois François à Montreal, à coups de
fusil; arracherent à deux la peau de la
teste, & l'emporterent en triomphe
en leur país. A l'occasion de ces meur-
tres, Monsieur de Maisonneuue fit
arrester, & mettre aux fers vn Sauua-
ge Onnontagueronnon, qui depuis
quelque temps chassoit en l'Isle de
Montreal, & se retiroit le plus sou-
uent avec les François.

Le 29. Trois Onneïotchronnons
se presentent au Fort de Montreal,
demandent à parler à Monsieur de
Maisonneuue Gouverneur. Ils pro-
testent qu'ils sont innocens, & qu'ils
sont tres-marris de l'attentat commis
sur ses Gens. L'vn deux tire sept pro-

38 Relation de la Nouvelle France,

sens, composez de neuf colliers de porcelaine, avec ces paroles: *l'essuie le sang répandu sur la natte, ou sur la terre, où ie suis. l'ouure ta bouche, afin de bien parler. Te calme ton esprit irrité par ce mauvais coup. Te couure la terre souillée de sang, & i'enferme dans l'oubly cette meschante action. Te te fay scauoir, que c'est l'Oioguerunnon qui t'a tué. Te te donne un breuuage, pour te guerir. Te raffermis le May ébranlé, auprès duquel se doiuent tenir les Cōseils des Iroquois & des François.* Monsieur de Maisonneufue receut les presens, n'ayant pas encore assez de lumiere sur la déloyauté de ces perfides, qui paroissoient fort innocens. Il les inuita neantmoins de demeurer quelque temps auprès de nos François, pour reconnoistre de plus près leurs démarches. Mais comme ils se sentoient coupables, & qu'ils estoient camarades (à ce qu'on croit) de ceux qui auoient massacré nos Gens, voiant d'ailleurs yn Sauvage Onnontagueronnon aux fers, ils s'enfuirent la nuit à la fourdine.

Le 1. iour de Nouembre. Le canot que Monsieur de Maisonneufue auoit

enuoié à Monsieur Dailleboust, pour luy donner aduis de ces meurtres, parut à Kebec, aiant passé par les trois Riuieres. A mesme temps Monsieur Dailleboust commande, qu'on arreste en toutes les habitations des François, tous les Iroquois qui s'y presenteroient, de quelque endroit qu'ils pussent estre, On auoit desia commencé d'arrester douze Agneronnons aux trois Riuieres, dont vne partie fut enuoiée à Kebec.

Le 3. du mesme mois, Quelques Algonquins estant allez chasser, & faire la petite guerre vers les Isles de Richelieu, tuèrent vn Sauvage Onnontagueronnon, qu'ils rencontrèrent, & en apporterent la chevelure à Kebec. Son compaignon s'estant échappé, se retira à Montreal, où il fut mis aux fers.

Le 5. Monsieur Dailleboust, assembla les François & les Sauvages nos Alliez, pour leur declarer le dessein qu'il auoit, d'enuoier deux Agneronnons de ceux qu'on luy auoit enuoiés des trois Riuieres, pour informer Ondesonk, c'est à dire, le Pere Le Moi-

40 *Relation de la Nouvelle France,*
ne, qui estoit au bourg d'Anié, où,
comme d'autres l'appellent, Anie-
gué, pour l'informer qu'on auoit tué
trois François à Montreal, & qu'en
suite on auoit retenu quelques Iro-
quois Agneronnons en nos habita-
tions. Voicy sommairement les paro-
les, qui deuoient estre portées aux
Anciens du pais. 1. Qu'on a tué trois
François à Montreal; les meurtriers
estoyent trente, quoy qu'il n'en parust
pas tant. 2. Que les parens des de-
funts se vouloyent venger sur les A-
gneronnons, qui vinrent aux trois Ri-
uieres, bien-tost après que la nou-
uelle de ce massacre y fut apportée.
3. Qu'on s'est opposé à cette ven-
geance de la part d'Onontio, c'est à
dire, du Gouverneur des François.
4. Qu'on les a arrestez seulement,
sans leur faire aucun mal. 5. Qu'on
est resolu de les retenir, pendant le
voiage de ceux qu'on enuoie de sa
part, pour se plaindre aux Anciens du
pais de cet attentat, & pour sçauoir
s'il n'a point esté commis par leur ieu-
nesse. 6. Qu'on les assure, que ceux
qu'on a retenus, seront bien traitez;

& afin qu'on n'en doute point, Onontio écrit tous ces articles à Ondesonk, & les a nettement expliquez aux Agneronnons, qu'on a mis en liberté, pour aller traiter cet affaire.

Le 7. du mesme mois de Novembre. Deux Agneronnons partirent de Kebec, & en prirent vn troisiéme aux trois Riuieres, pour s'en aller porter ces paroles en leur país. On leur donna force lettres de diuers endroits, pour donner au Pere Le Moine, dont vne partie deuoient estre enuoyée à nos Peres & à nos François d'Onnontagué, par l'entremise des Agneronnons, qui vont souuent en ce país-là.

Enuiron ce mesme temps, ou vn peu deuant, Monsieur de Maisonneufue renuoia aussi vn prisonnier Onnontagueronnon en son país, pour rendre des lettres à nos Peres, qui les informoient de tout ce qui se passoit parmy les François. Il donna charge à ce Barbare, de dire à peu près aux Anciens d'Onnontagué, ce qu'on mandoit à ceux d'Aniegué; mais il y eust de l'infidelité des deux costez.

Il est vray que les Agneronnons

42 *Relation de la Nouvelle France,*
rendirent fidellement les lettres à
Ondesonk, pource qu'ils craignoient
qu'on ne fist du mal à leurs Gens dete-
nus par les François. Mais pour les
lettres qui s'adressoient à nos Fran-
çois d'Onnontagué, l'Agneronnon
qui les portoit, les ietta dans la ri-
uiere, ou les presenta, comme il est
eroiable, aux Anciens du pais : mais
ces bonnes gens, qui se vouloient dé-
faire des Predicateurs de l'Euangile,
& de ceux qui les assistoient, les iette-
rent dans le feu.

L'Onnontaguéronnon enuoié par
Monsieur de Maisonneufue fit encore
pis : car il dit aux principaux de sa Na-
tion, que les François s'estoient liez
principalement avec les Algonquins,
pour leur faire la guerre, & qu'ils
auoient tué son camarade. C'estoit vn
Algonquin qui l'auoit mis à mort, al-
lant en guerre, comme nous l'auons
marqué au 3. de Nouembre. Il n'en
falloit pas dauantage pour animer ces
furieux, qui auoient desia conclud la
mort de quelques-vns, & la captiuité
des autres. Ils voulurent neantmoins
agir de concert avec les Agneron-

nous, qui ne pouuoient non plus que les autres, gouster la detention de leurs Gens, la croiant tres-iniuste.

Nos pauures François estoient cependant bien étonnez, de n'apprendre aucune nouvelle assuree ny de Kebec, ny des trois Riuieres, ny de Montreal. Ces Barbares leur auoient entierement interdit ce commerce: si bien que les ordres de Monsieur Dailleboust ne furent point rendus à Monsieur Du Puis, qui commandoit les Soldats, ny aucune lettre à qui que ce fust des François.

Le 17. du mois de Novembre de la mesme année 1657. Parut à Kebec vne chaloupe pleine de Sauuages, qui apporta nouvelle, que plus de soixante canots chargez de pelteries, estoient abordez aux trois Riuieres. Ils venoient de la Nation des poissons blancs, & d'autres peuples encore plus éloignez du grand Fleue, dont quelques-vns n'auoient iamais veu ny François, ny Europeans. Ils estoient enuiron trois ou quatre personnes en chaque canot, tous gens bien-faits, & de belle taille.

Continuation du Journal.

CHAPITRE IV.

IE ne sçay pas en quel temps les trois Agneronnons enuoiez par Messieurs Dailleboust, arriuerent au bourg d'Anniegué. Je ne sçay non plus ny le iour, ny le mois de l'arriuée de l'Onnontagueronnon delegué par Monsieur de Maisonneufue à Onnontagué : mais ie sçay bien que

Le 3. de lanuier de cette année 1658. trois Agneronnons, differens des trois qu'on auoit renuoiez, apporterent à Kebec des lettres du Pere Ondesonk, c'est à dire, du Pere Le Moine, dont voicy l'abregé.

Premierement. Les trois Agneronnons, dit-il qui vous vont voir, portent trois presens à Onontio, c'est à dire, à Monsieur le Gouverneur, qui signifient ces trois paroles, qu'ils vous déduiront eux-mesmes. Ce sont les Anciens qui parlent par leur bouche, & qui vous disent : 1. Nous auons esté

te
n
ef
qu
re
vo
de
tis
do
uo
qu
Fle
geu
en
Alg
nair
tem
tain
Aou
En
400
joinc
pour
1200
pais c
de la
quifu

tuez en la personne des François, que nous venons enterrer. 2. Ondefonk est viuant; il est chez nous aussi libre qu'il seroit chez vous. 3. Nous venons requerir nos neueux detenus entre vos mains.

Secondement. Le Pere adioûte, que deux cent Agneronnons estoient partis pour s'en aller, en chassant, vers Tadouffac, & qu'au Printemps ils deuoient faire des canots vis à vis de ce quartier-là, sur l'autre riuë du grand Fleuue, qui a bien dix lieuës de largeur en cet endroit, pour surprendre en suite tous les Montaignets & les Algonquins, qui retournent ordinairement de leur grande chasse en ce temps-là. Les deux principaux Capitaines de cette troupe se nomment Aouigaté & Anguieout.

En troisiéme lieu, vne autre bande de 400. Soldats est aussi partie pour s'aller joindre aux Iroquois d'en-haut, & pour faire avec eux vn gros d'environ 1200. hommes, afin d'entrer dans le pais des Outaouak, & tirer vengeance de la mort de trente de leurs Gens, qui furent tuez en guerre, il y a enui-

46 *Relation de la Nouvelle France,*

ron vn an, dans ces contrées fort éloignées des Iroquois. Teharihoguen est General de cette petite armée.

En quatrième lieu. Il dit que les trois Ambassadeurs ne sont que de ieunes gens, qui deuoient aller en guerre avec les autres; mais qu'on les a détachés de leur gros, & qu'on les a enuoiez à Kebec, pour retirer les prisonniers des mains des François: & qu'il n'y a plus dans les bourgs de l'Agneronnon que des vieillards, toute la ieunesse estant partie dès le mois de Ianuier pour la guerre; si bien que si leurs ennemis paroissent, qu'ils détruiroient tout leur país.

;En cinquième lieu. Il déplore la calamité des pauvres Hurons, qui s'estant confiez à ces perfides, les ont fuius dans leur país, où ils sont traittez comme des esclaves. Le mary est separé de sa femme, les enfans de leurs peres & meres; en vn mot, ils seruent de bestes de charge à ces Barbares. C'est vn aduis aux Hurons qui restent, & qui demeurent encore parmy les François, pour ne se pas fier aisément aux Iroquois, s'ils ne veulent perdre

le corps & l'ame. Voilà sommairement le contenu des lettres , que le Pere Le Moine écrit à nos Peres de Kebec. Venons maintenant à ce qui se fit publiquement , en suite de la venue de ces Ambassadeurs, dont le plus âgé n'auoit pas plus de trente ans , les deux autres paroissoient quasi des enfans.

Le 1. iour de Feurier. Monsieur Daillebouft assembla les François , & puis après les Sauvages , pour leur communiquer les nouvelles apportées par ces trois Iroquois , à qui on donna audience

Le 4. iour du mesme mois. Le plus âgé des trois tira neuf colliers de porcelaine assez beaux. Il en presenta sept à Onontio ; & deux aux Sauvages nos Alliez , avec ces paroles. 1. Ondesonk est en vie , il se porte bien , il loge dans nos cabanes. 2. Les Iroquois & les Hollandois sont liez d'une chaisne de fer , leur amitié ne se peut rompre ; voilà pour faire entrer Onontio dans ce lien. 3. Nous ne sçauons pas qui a tué les François à Montreal : c'est bien le Sonnotoucronnon , ou l'Onnoats-

48 *Relation de la Nouvelle France,*

gueronnon , ou l'Onnciotchronnon ; mais nous ne sçauons pas lequel des trois : nous sçauons seulement que ce n'est pas l'Agneronnon. 4. Le me réioüis fort de voir mes freres en vie , voilà pour en témoigner ma ioie & mon contentement. 5. Et pour marque que ie les voudrois bien voir en mon país , ie vous fay ce present. Au sixième present il dit : Ce collier seruira de marteau , pour rompre leurs fers , & pour les mettre en liberté. 7. Et cet autre fournira les besoins necessaires pour leur retour. 8. Pour toy , Algonquin & Huron , ce que j'offre te fera sçauoir que mon cœur est tousiours en bonne assiette : dis-nous en quelle posture est le tien ? 9. Voicy vn obstacle , pour empescher que tu ne me blesse en la maison d'Onontio : cache ta hache & ton couteau , si tu en as , car tu luy ferois honte en me blesant. Ce petit abregé de la harangue d'un Barbare fait voir que l'esprit ne leur manque pas , mais bien l'education , & la connoissance du vray Dieu.

Le 5. de Feurier. Monsieur Daille-
boust

u
c
b
à
q
e
s'e
le.
le
à
me
pa
Ag
enf
de
i'ef
me
mer
me
frap
& si
uien

bouft tint vne afsemblée de François, & en l'Isle il fit venir les Hurons & les Algonquins, & dans ces deux afsemblées fut arresté, ce qu'on deuoit répondre à ces trois Ambassadeurs, ou Messagers. Monsieur Dailbouft fit écrire la réponse, & la donna à son interprete, qui la rapporta publiquement, comme ie vay dire.

Le 12. du mesme mois, les François, les Algonquins, & les Hurons, s'estant rendus dans vne grande Salle, les trois Agueronnons s'y trouuerent; le Truchement François leur parla à peu près en ces termes, s'accommodant au genie & aux coustumes du pais.

C'est chose étonnante que, toy Agneronnon, tu ne m'estimes qu'un enfant. Si ie te parle, tu fais semblant de m'écouter. Tu me traites comme si i'estois ton captif, t'imaginant que tu me tuëras, quand tu voudras. Tu ne me mets pas au nombre des hommes: tu me prens pour vn chien. Quand on frappe vn chien, il crie, il s'enfuit, & si on luy presente à manger, il reuient, & flatte celuy qui l'a frappé

50 *Relation de la Nouvelle France,*

Toy Agneronnon , tu me tuës ; moy qui suis François , ie crie , on m'a tué , & tu me iettes vn collier de porcelaine , comme en me flattant , & en te moquant. Tay-toy , me dis-tu , nous sommes bons amis. Sçaches que le François entend bien la guerre : il tirera raison de ta perfidie , qui dure depuis vn si long-temps. Il ne souffrira plus que tu le méprises. Il n'y a qu'vn mot qui serue. Fay satisfaction , ou dis qui a fait le meurtre. Je ne répondray plus à tes paroles. Tu n'agis pas en homme : tu ne gardes aucune de tes promesses. Je sçay bien que ton armée est en campagne : tu l'as dit , passant à Montreal , à l'Onnotagueronnon : tu l'as dit à tes compatriotes , qui sont detenus aux Trois Riuieres. Et cependant tu crois m'amuser avec vn collier de porcelaine. Le sang de mes freres crie bien haut : si bientôt ie ne suis appaisé , ie donneray satisfaction à leurs ames. D'où vient qu'Ondesonk ne paroist point icy : c'est luy que ie demandois , & non pas son écriture , qui est desia si vieille , que ie ne la connois plus ? Tu es si ef-

fronté, que tu oses bien redemander quelques haches, & quelques hailions qu'on a pris à quelques-vns de tes Gens. As-tu rapporté ce que tes compatriotes ont pillé? ce que vous avez volé depuis deux ans dans les maisons Françoises? Quittes tes trahisons: faisons la guerre, si tu ne veux la paix: le François ne sçait que c'est de craindre, quand vne fois il est resolu à la guerre.

Tu demandes à l'Algonquin & au Huron, ce qu'ils ont dans le cœur. Ton frere l'Onnontagueronnon à tué les Hurons, & tu venois pour massacrer les Algonquins, & tu leur demandes ce qu'ils ont dans le cœur? Ils souffrent que ie te conferue la vie, pource qu'ils m'obeissent; & n'estoit qu'ils me respectent, le collier dont tu leur as fait present, auroit seruy de licol pour t'étrangler. Vn Capitaine Algonquin aioûta ce peu de paroles. Tu dis que tu n'as pas oüy parler de la mort des François: penses-tu que nous soions si enfans de croire, que tu n'as pas veu leurs cheuelures, que tes Gens ont porté dans leur país? Vous.

52 *Relation de la Nouvelle France,*

ne faites qu'une cabane de cinq feux, tous tant que vous estes, & tu n'aurois pas regardé ces trophées? Ondesonk t'a fait voir ton neveu, qu'Onontio & moy t'auons renuoié: en as-tu dit un seul mot de reconnoissance? *il parle au ieune iroquois pris en guerre par un Algonquin, qui le donna à Monsieur de Lauson Gouverneur du pais, lequel l'enuoia en France, où ayant demeuré quelque temps, il repassa à Kebec l'an 1657. & de là fut reconduit en son pais par le Pere le Moine, comme nous auons dit cy-dessus.*

L'Algonquin poursuiuit son discours. Au reste, mon frere, (dit-il à l'Agneronnon), ne t'étonnes point de voir tes Gens aux fers: Onontio qui est nostre Pere, nous y fait bien mettre, quand nous nous sommes enyurez.

Pour conclusion. L'Agneronnon voiant que le Conseil se dissipoit, & qu'on ne parloit point de le renuoiier en son pais, fit encore deux presens. Au premier, il dit. Je ne connois point le meurtrier des François. J'ay appris, passant à Montreal, que c'estoit l'Onneiotchronnon, ou l'Oïogueronnon:

mais si tu voulois, Onontio, que deux ou trois de nous autres allussions porter nouvelle à nos Anciens, de l'estat de nos affaires, tu verrois au Printemps Ondefonk, & les meurtriers. Au second present. En attendant (fit-il) la pleine & entiere satisfaction pour ces meurtres, i'essuie, par auance, le sang des morts répandu sur la terre. Changeons de propos.

Pendant qu'on faisoit ces assemblées à Kebec, & qu'on tenoit ces Conseils, les Agneronnons en tinrent vn fort secret, au mois de Feurier, où vn petit nombre des principaux & des Anciens de toutes les Nations se trouuerent, dans lequel il fut resolu, qu'aussi-tost qu'on auroit retiré les Agneronnons & les Onnontagueronnons, qui estoient entre les mains des François, on feroit mainbasse sur ceux qui estoient proche d'Onnontagué; & que si Onontio ne relaschoit point ces prisonniers, on tueroit vne partie des robes noires; & des François, & on mettroit l'autre dans les liens, pour en faire échange avec leurs compatriotes mis aux fers

54 *Relation de la Nouvelle France,*
dans les prisons Françoises.

On m'a assuré, que deuant l'assemblée de ce Conseil general des Nations Iroquoises, il s'en estoit tenu vn particulier dans Onnontagué, où la mort de nos Peres & de nos François auoit esté concludé; & l'execution s'en deuoit bien-tost faire, si vn Capitaine, grand amy de nos Peres, ne l'eust arrestée par adresse, disant, qu'il ne falloit pas se precipiter; qu'on nous égorgeroit bien, quand on voudroit; que nous ne pouuions pas échapper; qu'il falloit attendre le retour de la ieunesse, qui estoit allée en guerre, pour faire le coup avec plus d'assurance, & avec moins de danger & de perte.

Quelles estoient, ie vous prie, les pensées de nos pauvres Peres, à qui ces nouvelles se disoient en secret? A quoy se pouuoient resoudre cinquante-trois François, se voiant environnez d'ennemis de tous costez, apprenant tous les iours, que diuerses bandes, & diuerses troupes descendoient vers les François, pour les massacrer, aussi bien que nos Sauvages.

On m'a dit aussi (ie ne sçay s'il est
vray, pource que ie n'ay pas receu tous
les memoires que i'attendois.) Que
nos Peres firent des presens aux An-
ciens d'Onnontagué, pour empescher
ces entreprisedes; mais ils répondirent,
qu'ils ne pouuoient pas retenir leur
ieunesse.

On dit encore, que les meurtriers
des trois François de Montreal, estant
interrogez, pourquoy ils auoient at-
taquez les François, puisque la paix
estoit faite avec eux? répondirent en
se mocquant. Les François tiennent
entre leurs bras les Hurons & les Al-
gonquins, il ne faut donc pas s'éton-
ner, si en voulant frapper les vns, les
coups tombent quelquefois sur les
autres.

Enfin nos François ont recours à
Dieu. La crainte des feux & de l'es-
clauage les pensa diuiser, mais *incidit*
illis consilium bonum: ils s'vnirent tous
ensemble, & prirent vn bon conseil.
Si bien que

Le 20. de Mars, ils abandonnerent
leur maison, comme nous auons dit
au Chapitre second, & sortirent de ce

56 *Relation de la Nouvelle France,*
pauvre & miserable país, secoüant la
poussiere de leurs pieds, & disant avec
les Anges: *curauimus Babylonem, & non
est sanata, derelinquamus eam.*

Le 25. Le Pere Ondefonk s'estant
transporté des Bourgades Iroquoises
en la Nouvelle Hollande, m'écriuit
vne Lettre, qui m'a esté apportée de
Dieppe, & renduë à Paris, au mois
de Nouembre de cette année 1658.
L'en ay tiré ce qui suit. Nos François
d'Onnontagué ne sçauent bonne-
ment, si nous auons la paix, ou la
guerre: car la derniere bande de nos
meilleurs Chrestiens Hurons, qui
montoient volontairement avec eux,
pour s'aller habiter au país des On-
nontagueronnons, où ils esperoient
du secours pour leur Christanisme,
furent tous massacrez cruellement au
milieu du chemin, par les Barbares
conducteurs, & ce à la face de leurs
freres les François, qui ne s'atten-
doient pas peut-estre à meilleur mar-
ché.

Pour moy, on me croit mort à Ke-
bee. Les probabilitéz qu'ils en ont, ne
sont pas petites. Depuis mon arriué à

Agniegué, il y a tantost cinq mois, il s'est fait à Montreal vn massacre de trois de leurs principaux habitans, les chevelures de deux furent enleuez, & la teste du troisiéme. On a veu à Kebec, & aux trois Riuieres, des bandes des guerriers Iroquois, qui marchotent, disoient-ils, contre l'Algonquin. Dans ce doute Monsieur Daillebouft iugea, qu'il estoit du mieux d'en mettre vn bon nombre aux fers, qui y sont encore depuis cinq ou six mois.

Cette detention ma pensé causer la mort, & me voicy auourd'huy avec les Hollandois, à la veille de me ietter dans vne barque, qu'ils équippent pour Kebec. De fait on me donne auis de tous pleins d'endroits, que l'Agueronnon ne m'a veu qu'à regret dans son país, où j'assistois nos Hurons Chrestiens, depuis l'emprisonnement de ses gens.

Au reste nos pauures Algonquins, & d'enhaut & d'embas, courent auourd'huy risque d'estre tous détruits, si Dieu n'y met la main: car l'Iroquois ioué de son reste. Il a quitté son país

58 *Relation de la Nouvelle France*,
pour l'aller exterminer: vne partie est
en campagne depuis deux mois, & ne
doit estre de retour qu'à l'Automne
prochain. Son dessein est d'enleuer la
grande Bourgade des Hurons, & des
Algonquins, où le defunt P. Garreau
montoit, pour y faire vne belle Mis-
sion. L'autre bande partit dès mon ar-
riuée en leur pais, à dessein d'aller
renuerfer tout ce qu'elle rencontrera
soit au Sagné, soit à Tadoussac.

Est-il possible qu'une petite poignée
de mutins, mette si long-temps vne
barriere fatale à la propagation du saint
Euangile? & qu'ils s'appent la subst-
stance de Canadas? l'espere que Dieu,
& nos SS. Anges y mettront la main.
V. R. voit assez, *quid factu demum sit
opus, sed opus est, mi Pater, festinato.*

De la Nouvelle Hollande *Totus in Domino Iesu*
le 25. Mars 1658. SIMON LE MOINE.

On voit bien en effet ce qu'il faut
droit faire, mais ceux qui ont la bonne
volonté, n'ont pas tousiours la puissance,
& ceux qui ont le pouuoir, n'ont
pas tousiours le vouloir. C'est en Dieu
qu'il faut établir nostre esperance.

Rentrons au chemin que nous auons quitté.

Le 3. d'Auril. Nos Peres & nos François après mille dangers, arriuerent enfin à Montreal, où les glaces s'ouurent, pour leur donner passage. Ils furent contraints d'y seiourner environ quatorze iours, à cause que le bas de la riuere n'estoit pas encore libre. Comme le pais des Iroquois est plus au Sud, que celuy des Algonquins, ils auoient trouué les lacs & les riuieres bien moins glacées. Montreal les receut avec vne grande charité.

Le 17. d'Auril. Ils parurent aux Trois Riuieres. On les regardoit comme des Gens échappés du feu, & de l'eau, & des glaces. Ils furent aussi obligez d'y faire quelque petit seiour, pour les mesmes difficultez du passage, la Riuere se débouchant plus tard aux endroits qui sont plus au Nord.

Le 23. du mesme mois d'Auril. Ils mirent pied à terre à Kebec, où ie m'asseure que chacun raconta plus d'vne fois ses auantures. Laissons-les entretenir leurs amis, & reprenons

60 *Relation de la Nouvelle France,*
nostre Journal.

Nous auons veu cy-cessus , au 12. de Feurier de cette année 1658. comme les Ambassadeurs d'Anicgué promirent qu'on verroit au Printemps Ondefonk. En effet, il aborda à Montreal, sur la fin du mois de May. Les Agneronnons, qui le conduisoient, aiant asseuré Monsieur de Maisonneufue, que ses compatriotes n'auoient point rompu la paix avec les François, il relascha à leur priere, & à celle du Pere, deux Agneronnons, qu'il auoit arrestez depuis peu. Passant aux Trois Riuieres, le Gouverneur de la place les fit embarquer dans vne chaloupe, avec cinq Agneronnons, qu'ils amenoient à Kebec à Monsieur Dailleboust.

Aussi tost on conuoqua vne assemblée de François, & de Sauvages nos Alliez, pour entendre ces nouveaux Messagers ou Ambassadeurs. Ceux qui s'y trouuerent, s'estant glissez en bon nombre, de la Sale du Chasteau, ou du Fort, dans vne gallerie qui regarde sur le grand Fleuue; cette gallerie estant bien caduque, ne se trouua pas

a
c
F
&
h
la
fu
cu
le
n'
me
me
co
cet
Mc
Or
leu
que
An
con
uert
Qu'
tout
nonc
parti
ie ne
Et
Moir

assez forte pour soutenir tant de monde, si bien qu'elle rompit, & tous les François, & les Sauvages, les libres & les captifs, se trouuerent pelle-messe hors du Fort, sans auoir passé par la porte: personne, Dieu mercy, ne fut notablement endommagé. Chacun estant rentré, les harangues & les presens se firent à l'ordinaire. Je n'en ay point sceu le detail, les memoires ne sont pas venus iusques à moy. On m'a seulement dit, que la conclusion de ce Conseil fut, que ceux qui auoient amené le Pere le Moine, nommé par les Sauvages Ondefonk, s'en retourneroient en leurs pais avec des presens, & avec quelques prisonniers, pour inuiter les Anciens à venir voir Onontio, afin de conclure vne paix generale, & vniuerselle entre toutes les Nations. Qu'en attendant cela, on retiendroit tousiours vne partie des Agneronnons, & qu'on les traiteroit bien. Ils partirent de Kebec au mois de Iuin, ie ne sçay pas le iour precisément.

En ce mesme temps. Le Pere le Moine, qui auoit demeuré à Mont-

62 *Relation de la Nouvelle France,*

real, deuant que d'aller au païs des Agneronnons, y remonta, à la priere de deux bons & honnestes Ecclesiastiques qui y demeurent, & à l'instance des habitans, à ce qu'on m'a rapporté.

Dans le mesme mois de Iuin, vne bande d'Onneïotchronons partis de leur païs, deuant que nos Peres & nos François fussent sortis du Lac de Gannantaa voisin d'Onnontagué, prirent trois François aux Trois Riuieres, qu'ils entraînerent avec eux en l'Isle de Montreal, où voulant surprendre quelques-vns de nos Gens, l'vn d'eux fut tué: ce qui les irrita si fort, qu'ils bruslerét sur la place vn des trois François, qu'ils tenoient captifs, emmenât les deux autres vers leur païs, où l'on dit qu'ils les ont fait mourir à petit feu.

Le 11. de Iuillet. Arriua à Kebec Monsieur le Vicomte d'Argençon, enuoïé par sa Maïesté, & par Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France, pour gouverner le païs. Aussitost que son nauire eut mouillé l'ancre, Monsieur Dailleboust, qui tenoit sa place en attendant sa venue,

l'alla saluër dans son abord, pendant que les habitans de Kebec estoient en armes sur le quay. Monsieur Dailleboust estant sorty, se met à la teste des habitans, & Monsieur le Gouverneur, après auoir enuoié son Secretaire pour faire ses complimens, mit pied à terre avec ses gens. Ils montent tous en bel ordre au Chasteau. On luy presente les clefs à la porte. Le canon ioüiant de tous costez, & dans le Fort, & sur les nauires, faisoit rouler son tonnerre sur les eaux, & dans les grandes forests du pais. Aiant pris possession du Fort, il rend visite à nostre Seigneur en l'Eglise de la Paroisse, puis en nostre Chapelle, & en suite il se transporte à l'Hospital, & de là aux Vrsulines. Voilà vne belle iournée, voions la suiuate.

Le lendemain, qui estoit le 12. du mesme mois de Iuillet, comme il lauoit ses mains pour se mettre en table, on crie aux armes, on dit que les Iroquois tuënt quelques personnes, en vn lieu si peu éloigné, qu'on entendoit les voix des attaquans, & des attaques des maisons voisines. Mon-

des
iere
fia-
an-
rap-
vne
s de
nos
gan-
rent
res,
Isle
ndre
eux
u'ils
ran-
enât
l'on
feu.
bec
on,
eurs
elle
Auf-
iille
qui
nuë,

64 *Relation de la Nouvelle France,*

seigneur le Gouverneur quitte la compagnie & le disner, leue en vn moment 220. hommes, sans compter les Hurons & les Algonquins, qui se mirent de la partie. Il donne la chasse à ces coureurs, qui, pour se sauuer, abandonnerent deux enfans Algonquins, qu'ils emmenoient, après auoir laissé pour mortes trois pauues femmes Algonquines, dont l'vne fut veritablement tuée sur la place, l'autre mourut quelque temps après de ses bleffes, & la troisiéme en est rechappée.

Le 13. Monsieur le Gouverneur partit à la pointe du iour, avec 250. hommes: mais après six heures de marche, ils ne trouuerent que la piste des Iroquois, qui s'estoient retirez; si bien que Monsieur le Gouverneur fut contraint de ramener ses gens, avec resolution de marcher en bon ordre, à toutes les nouvelles certaines qu'il aura des ennemis.

Le 28. Monsieur le Gouverneur aiant fait l'honneur à nos Peres, de visiter leur College, qui à la verité n'est pas si peuplé que celuy de Paris. Aussi Rome n'estoit pas si grande, ny

si

si triomphante sous Romulus , que sous Iules Cesar. Mais enfin, pour petit qu'il soit , les écoliers ne laisserent pas de le recevoir en trois langues : ce qui luy agreea si fort , comme aussi vne grande troupe de François , & de Sauvages , qui se trouuerent en ce rencontre.

Le 1. du mois d'Aoust. Les Sauvages allerent saluër Monsieur le Gouverneur , & luy firent leurs presens , pour marque de leur ioie , & de l'esperance qu'ils ont d'estre deliurez , par son moien , des maux que leur font leurs ennemis. Monsieur le Vicomte leur fit compliment , & leur donna en suite vn festin à la mode du pais.

Quelque temps après , sur l'aduis qu'il receut , que deux Iroquois estoient venus aux Trois Riuieres , faire quelque proposition au Sieur de la Poterie , & croiant , avec suiet , que c'estoient des avant-coueurs de quelque armée , qui venoient épier l'estat , la garde , & la contenance des habitans de ce lieu : il partit avec 150. François , & 100. Sauvages , monta iusques aux Trois Riuieres : mais voiant qu'il ne

66 *Relation de la Nouvelle France,*

paroissoit rien, après auoir étably Gouverneur particulier de cette place M^r de la Poterie, il donne iusques aux Isles du Lac de S. Pierre, fait quelque seiour dans l'ancienne place du Fort de Richelieu, & le vent ne luy permettant pas de monter la riuere, pour aller jusques à Montreal, il retourne à Kebec avec toute sa milice.

Le 14. du mesme mois. Vne vingtaine d'Agneronnons estant vis à vis du Fort des Trois Riuieres, à l'autre bord du grand Fleuve, sçachant bien que Monsieur le Gouverneur y estoit arriué, descendirent la nuit vers Kebec, & après auoir rodé à la sourdine à l'entour de nos habitations, pour prendre quelque pauvre Huron, ou quelque Algonquin, se ieterent sur deux François au Cap Rouge; l'vn estoit fils d'vn habitant nommé Haiot, & l'autre estoit seruiteur de Monsieur Bourdon: ils les pillerent, & les dépouillerent, sans leur faire autre mal, pource qu'ils se sauuerent de leurs mains par adresse.

Sur la fin d'Aoult, ces vingt chasseurs d'hommes & de bestes remon-

re
V
q
à
io
ui
le
be
cr
re
da
tre
ve
qu
tio
ne
fus
deu
rer
orc
dir
che
ne
d'v
Na
deu
ces

terent en secret aux Trois Riuieres. Vn François en aiant apperceu quelques-vns, qui cherchoient leur proie à pas de larrons, coucha l'vn d'eux en iouë; mais vn ieune Iroquois le preuint, & luy tira vn coup de fusil dans le bras: comme il n'estoit pas loin du bourg, il se sauua. Ces Barbares ne croyant pas qu'il fust blessé, se diuiserent en deux bandes; dix se cacherent dans l'épaisseur des bois, & les dix autres furent si temeraires, que de se venir presenter aux François, disant qu'ils venoient à la semonce d'Onontio, pour traiter d'une bonne paix generale.

Nous venons de remarquer cy-dessus, au mois de Iuin, que les Ambassadeurs Agneronnons, qui nous auoient rendu le Pere Ondesok, auoient eu ordre de retourner en leur pais, & de dire à leurs Anciens, qu'on ne relascheroit point leurs prisonniers, qu'ils ne vinsent eux-mesmes, pour traiter d'une paix generale entre toutes les Nations. Or soit que ces Ambassadeurs eussent rencontré en chemin ces vingt chasseurs ou guerriers, ou

que veritablement ils eussent fait leur rapport au pais, & que là-dessus ces vingt hommes se soient mis en chemin, pour venir traiter avec les François : il est certain qu'ils firent tous leurs efforts, pour prendre à la dérobée, tous les Hurons & tous les Algonquins, & peut-estre tous les François, qu'ils auroient pû attraper. Et comme ils se voioient en trop grand nombre, pour faire croire qu'ils venoient comme des Ambassadeurs, ils se diuiserent, & ne parurent que dix. Mais ils tomberent dans la fosse, qu'ils preparoient aux autres. Ils nous vouloient tromper, & ils furent trompez eux-mesmes : car celuy qui commandoit aux Trois Riuieres, les fit prendre par adresse, & en enuoia sept à Monsieur le Gouverneur à Kebec.

Ces pauvres miserables penserent estre massacrez à leur abord par les Algonquins, mesme entre les mains des François, quoy qu'ils fussent plus de cinquante hommes bien armez, pour les conduire depuis le bord de la riuere, iusques à vne tour, qui n'en est pas bien éloignée. Monsieur

le Gouverneur n'ayant pas encore découvert sa pensée aux Algonquins, ils creurent qu'il vouloit delivrer ces prisonniers. C'est ce qui les fit entrer en furie contre eux, se souvenant des perfidies, des trahisons & des meurtres commis sur leurs pauvres compatriotes. Je croy qu'ils sont maintenant bien contens du procédé de Monsieur le Gouverneur, voiant qu'il prend à cœur les interets de la Foy de la Religion, & des Sauvages Chrestiens, & de tous nos Alliez.

Au reste, le Capitaine de cette bande d'Agneronnons se nomme en sa langne Atogoüackoüan, & en Algonquin, Michtaemikoüan, c'est à dire, la grande cuillier. Si c'est celuy qui parut à Kebec, l'an 1645. pour traiter de paix avec Monsieur le Chevalier de Montmagny, c'est vn grand homme bien-fait, hardy, vaillant, fourbe, eloquent, railleur: ce sont les belles qualitez, qu'on remarqua en luy dès ce temps-là. Voilà en quel estat estoit le pais, le 6. de Sept. de cette année 1658. que le premier vaisseau leva l'ancre, pour retourner en France.

*Diuers chemins du Canadas à la mer
du Nord.*

*Les noms de plusieurs Nations nouvel-
lement découvertes.*

CHAPITRE V.

P*ropter verba labiorum tuorum ego
custodini vias duras.* S. Paul se pou-
voit bien approprier ce passage : car
en verité les paroles de Iesus-Christ
l'ont ietté dans des chemins bien ru-
des & bien fascheux. Aussi-tost qu'il
a commencé de prescher l'Euangile,
d'établir l'Eglise, de procurer le salut
des hommes, il n'a trouué par tout
que des croix, dans la Iudée, dans la
Grece, dans l'Italie : il n'a trouué que
des calomnies, des perfecutions, des
perils & des dangers, sur mer & sur
terre, des Iuifs & des Gentils : *pericu-
lis fluminum, periculis latronum, pericu-
lis ex genere, periculis ex gentibus, peri-
culis in ciuitate, periculis in solitudine,
periculis in mari, periculis in falsis fra-*

nce,

ès années 1657. & 1658. 71

tribus. Voilà comme les Apostres ont presché la Foy en l'Asie, & en l'Europe, & comme il la faut prescher en l'Amérique.

Nos Peres ont tasché de suiure ces traces, selon leur petite portée. Ils meurent sur la mer, on les tuë sur la terre, on les brusle, on les mange, on les calomnie, on les persecute par tout. *Quasi morientes, & ecce viuimus.* Comme des gens qu'on fait mourir tous les iours, & qui sont encore viuans. On leur ferme la porte d'vn costé, ils entrent par vne autre. Ils se iettent dans le fleuue du Sagné, le surmontent malgré sa rapidité: ils penetrent dans les tenebres des plus épais forests, vont par tout chercher de pauures peuples abandonnez. Les ennemis tuënt les ouïailles & les pasteurs. Ils suiuent les peuples nommez les Poissons blancs, dans leurs pais: on les met à mort. Ils montent au pais des Outaoüak: on les massacre. Ils vont aux Nipisiriniens, & aux Hurons, & à la Nation Neutre: on les prend en chemin, on les brusle. On les bannit des Hurons,

E iij

a mer

rouel-

m ego

pou-

: car

Christ

n ru-

qu'il

igile,

salut

tout

ns la

é que

, des

& sur

ricu-

ricu-

peri-

dine,

fra-

72 *Relation de la Nouvelle France,*

des Nipisiriniens, & des autres peuples circonuoifins: ils se iettent dans le país des Iroquois, ils publient les grandeurs de Dieu, ils preschent Iesus-Christ. On conspire contre eux, & contre les François: où iront-ils? que feront-ils? La porte est quasi par tout fermée à l'Euangile. Tout n'est pas encore perdu, la Mission de Tadoussac, des Porcs-épics, des Poissons blancs, & des peuples qui les frequentent: la Mission des Abnaquiois, des Hurons, & des Algonquins qui sont restez, subsiste encore: & s'il plaist à Dieu de ietter ses yeux sur les Nations nouvellement decouuertes, dont vn Pere, grand Missionnaire, m'a enuoie les noms, la moisson sera plus grande, & la Mission plus sainte que iamais. Mais écoutons-le parler.

Je vous enuoie, dit-il, quelques memoires, que j'ay tirez, partie de deux François, qui ont penetré bien-avant dans le país, partie de plusieurs Sauvages, qui sont témoins oculaires des choses que ie vay dire, lesquelles pourront seruir, pour dresser vne Carte generale de ces contrées. Vous

v
i
re
C
p
pl
vo
m
T
pa
de
Sa
qu
à c
sep
tra
de
qu
No
qu
au
V
prin
qu
vou
seul
fixe
tes

verrez dans le craion que j'enuoie , où j'ay posé Tadoussac , les Trois Riuieres , le Lac des Nipisiriniens . & le Grand Sault : & si ie ne les ay pas bien placez , vous corrigerez , s'il vous plaist , mon griffonnage , dans lequel vous verrez aussi les nouveaux chemins , pour aller à la mer du Nord par Tadoussac , par les Trois Riuieres , & par les Nipisiriniens , avec la distance des lieux , selon les iournées que les Sauvages ont faites , que ie mets à quinze lieuës par iour , en descendant , à cause de la rapidité des eaux , & à sept ou huit lieuës en montant . J'ay tracé ces chemins , suiuant le Rhin de vent , que les Sauvages ont marqué eux-mesmes , tousiours entre le Nord-Ouest , & l'Ouest , ou l'Ouest quart de Sur - Ouest , fort peu droit au Nord .

Vous verrez de plus les noms des principales Nations , que j'ay marquées dans la Topographie que ie vous enuoie , les designant par vne seule cabane . Toutes ces Nations sont fixes , & bien peuplées , & parlent toutes ou franc Algonquin , ou franc

74 *Relation de la Nōuuelle France,*

Montagnais , ou franc Abnaquiois : quelques-vns font vn mélange de ces trois langues , qui ont beaucoup de rapport entre elles : si bien que toutes ces Missions se peuuent appeller les Missions Algonquines , pource que celuy qui sçaura la langue Algonquine , les entendra bien-toft , & facilement. Dieu m'a donné vne passable connoissance de ces trois langues. Disons deux mots de ces chemins , & de ces Nations.

Chemins à la mer du Nord.

LE premier chemin à la mer du Nord, partant de Tadoussac, tire quasi au Nord. En voicy la route. Il faut monter par le fleuve du Sagné, qui se dégorge dans le grand fleuve de S. Laurens à Tadoussac, & voguer iusques au lac nommé Piouakouami, distant de Tadoussac, en droite ligne, environ quarante lieues. Les Sauvages emploient cinq iournées à monter par ce chemin , à cause des courans , & des faults qu'ils rencontrent ; & ils ne font que deux grandes iour-

nées
pidit
D
vn au
stant
ges,
c'est à
en di
iours
Du
mer,
qu'il
font c
cenda
ou an
sous le
A c
mi, ti
nant d
ce país
charge
sent, q
on renc
que ne
res. enu
qu'vn l
ouanon
des peu

nées à descendre, fauorifez par la rapidité des eaux.

Du lac Piouakouami il faut aller à vn autre lac nommé Outakouami, distant du premier, au dire des Sauuages, comme de Kebec à Montréal, c'est à dire soixante lieuës, qu'ils font en dix iours en montant, & en cinq iours en descendant.

Du lac Outakouami iusques à la mer, ie coniecture, à les ouïr parler, qu'il y a enuiron soixante lieuës. Ils font ce chemin en cinq iours en descendant vn peu par vne grande Baie, ou ance, qui est vis à vis de ce lac, sous la ligne du Nord.

A costé gauche du lac Outakouami, tirant à l'Ouest, vne riuere venant des terres, ou des forests, dont ce pais est tout couuert, se vient décharger dans ce lac. Les Sauuages disent, qu'en montant par cette riuere, on rencontre le fleuue Metaberoutin, que nous appellons les Trois Riuieres. enuiron trois iournées plus auant qu'vn lac, qu'ils nomment Ouapichiouanon; & de là on va trouuer la Baie des peuples nommez les Kilistinons,

76 *Relation de la Nouvelle France,*
qui sont sur la mer du Nord.

Le second chemin pour aller à cette mer, est par les Trois Riuieres, tirant au Nord-Ouest. On va des Trois Riuieres au lac appellé Ouapichiouanon, éloigné d'environ cent-cinquante lieuës de l'emboucheure des Trois Riuieres, dans le fleuue S. Laurens. Les Sauuagés en descendant font ce chemin en sept iours.

De ce lac on va droit à la riuere des Oukouingouechiouek. Les Sauuages ont fait ce chemin, au Printemps passé, en trois iours: il est bien neantmoins de quarante lieuës; mais comme il va vn petit en descendant, on auance dauantage, comme aussi le retardement est plus grand, quand on y monte.

De la riuere des Oukouingouechiouek, ie compte enuiron soixante, ou soixante & dix lieuës, iusques en la Baie des Kilistins, nommez Nisibourounik, & cela se fait en quatre iours. Vn Sauuage Kilistinon est venu en traite, ou en marchandise, à la susdite riuere des Oukouingouechiouek, il a passé l'Hyuer avec ces peu-

ples
reco
nom
seur
de c
T
nien
pifin
pifiri
après
dire
loign
Q
goua
qui se
des F
trafiq
boufk
Nous
pluſie
Cir
quins
sept ic
en tro
beg, &
tre aut
Kilistir
Voic

ples , auxquels il a donné parole de retourner au Printemps , avec bon nombre de ses gens : c'est luy qui assure, qu'il n'y a que pour quatre iours de chemin.

Troisième chemin. Les Nipisiriniens sortant de leur lac nommé Nipisin , d'où ils ont tiré leur nom de Nipisiriniens , trouuent la mer du Nord après quinze iours de chemin ; c'est à dire , que leur lac en est peut-estre éloigné de cent cinquante lieues.

Quatrième chemin. Les Achirigouans , qui habitent sur vne riuere , qui se va ietter dans la Mer Douce des Hurons , vont en peu de iournées trafiquer avec les Kilistinons Ataouaboukatouk , qui sont sur la mer. Nous verrons plus-bas , qu'il y a de plusieurs sortes de Kilistinons.

Cinquième chemin. Les Algonquins superieurs trouuent la mer en sept iournées de chemin , se rendant en trois iours au lac nommé Alimibeg , & de là ils descendent dans quatre autres iournées , dans la Baie des Kilistinons , qui borde la mer.

Voicy encore vn nouveau chemin

78 *Relation de la Nouvelle France;*

du pais des Hurons aux Trois Riuieres, fortant du lac nommé Temagami, c'est à dire eau profonde, que ie croy estre la mer Douce des Hurons, & la source du grand fleuve S. Laurens, aiant fait quelque chemin sur ce grand fleuve, on traaverse enuiron quinze lieues, par des petits ruisseaux, iusques au lac nommé Ouassisanik, d'où fort vn fleuve, qui conduit aux Trois Riuieres. C'est par ce chemin que vingt-cinq canots Nipisiriniens arriuerent, il y a enuiron deux ans, chargez d'hommes, de femmes, & d'enfans, & de pelleteries. Ils nous dirent, qu'ils auoient trouué par tout, de l'orignac, ou des castors, ou des poissons, dont ils faisoient leur nourriture. Ils nous asseuroient, qu'il seroit facile à nos François, partant des Trois Riuieres, de se rendre dans vn mois à la mer Douce des Hurons. Voilà des routes plus diciffiles à tenir, que le grand chemin de Paris à Orleans. Marquons maintenant les noms des Nations nouvellement découuertes.

I
de
ce
Sa
il
se
po
Be
c'e
tar
po
per
les
kac
oue
ron
tur
crua
L
kek
lour
éloi
ou

*Noms de plusieurs Nations décou-
vertes depuis peu.*

LE Pere Gabriel Dreuillettes, de qui nous auons tiré la plus grande partie de ce qui est contenu dans ce Chapitre, à fait porter le nom de Saint Michel au premier Bourg, dont il fait mention. Ceux qui l'habitent, se nomment en Algonquin, les Oupouteouatamik. On compte dans ce Bourg enuiron sept cent hommes, c'est à dire trois mille ames, dautant que pour vn homme, il se trouue pour le moins trois ou quatre autres personnes, sçauoir est, les femmes & les enfans. Ils ont pour voisins les Kifkacoueiak, & les Negaouichirinouek. On trouue en ce Bourg enuiron cent hommes de la Nation du Petum, qui s'y sont retirez, fuiant la cruauté des Iroquois.

La seconde Nation est des Noukek, des Ouinipegouek, & des Malouminek. Ces peuples sont fort peu éloignez du Bourg de Saint Michel, ou des Oupouteouatamik. Ils re-

80 *Relation de la Nouvelle France,*

cueillent sans semer, vn certain sci-
gle, qui vient naturellement dans
leurs prairies, qu'on tient estre meil-
leur que le bled d'Inde. C'est icy, où
environ deux cent Algonquins, qui
demeuroient sur les riués du grand
Lac, ou de la mer Douce des Hurons,
du costé du Nord, se sont refugiez.

La troisiéme Nation est éloignée
d'environ trois iournées par eau, du
Bourg S. Michel, tirant dans les ter-
res. Elle est composée des Makouten-
sak, & des Outitchakouk. Les deux
François, qui ont voagé en ces con-
trées-là, disent que ces peuples sont
de tres-douce humeur.

La quatrième Nation a vn Bourg
de mille hommes, éloigné de trois
iournées du Bourg de S. Michel : ce
sont quatre ou cinq mille ames.

La cinquiéme Nation, qui se nom-
me des Alniouek, est plus nombreu-
se : on y compte bien 20000. hommes,
& soixante Bourgs : ce sont environ
cent mille ames. Elle est à sept iour-
nées de S. Michel, vers l'Ouest.

La sixième Nation, dont les pec-
ples s'appellent les Oumamik, est di-
stante

stante de soixante lieuës, ou enuiron, de S. Michel. Elle a bien huit mille hommes, ce sont plus de vingt quatre mille ames.

La septième, qu'on nomme les Poulak, c'est à dire, les Guerriers, contient trente Bourgades, qui sont à l'Ouest, quart de Nord-Ouest, de S. Michel.

La huitième est au Nord-Ouest, à dix iournées de S. Michel. Elle a bien 40. Bourgades, habitées par les Naouechiouek & par les Mantouek.

La neufuïème au de là des Nadouechiouek, à trente-cinq lieuës ou enuiron du lac Alimibeg, se nomme la Nation des Assinipoulak, c'est à dire, les Guerriers de pierre.

La dixième Nation est des Kilistinons, qui composent quatre Nations, ou quatre peuples. Les premiers se nomment les Kilistinons Alimibegouek : les seconds, les Kilistinons de la Baië Ataouabouecatouek : les troisièmes, les Kilistinons des Nipisiriniens, pource que les Nipisiriniens ont découuert leur país, où ils vont en traite, c'est à dire en marchandise. Ils

82 *Relation de la Nouvelle France,*

ne font qu'environ fix cent hommes, c'est à dire deux mille cinq cent ames, qui ne font pas beaucoup sedentaires. Leur naturel est fort accostable.

Les quatrièmes se nomment Kili-
stinons Nisibourounik.

La quatorzième Nation a trente Bourgades, habitées par les Atsistagherronnons. Ils sont au Sud-Ouest quart de Sud, à six ou sept iournées de S. Michel. Les Onnontagueronnons leur ont déclaré la guerre depuis peu.

Le Pere adioûte, qu'il a appris d'un Capitaine Nipisirinien, qu'en un seul endroit il auoit veu deux mille Algonquins cultiuans la terre, & que les autres Bourgades de la mesme contrée estoient encore plus peuplées. Le mesme Capitaine asseuroit, que du costé du Sud, & du Sudest, il y auoit plus de trente Nations, toutes sedentaires: toutes parlans la langue Abnaquioise, & toutes plus peuplées, que n'estoient iadis les Hurons, dont le nombre montoit à trente, ou trente-cinq mille ames, en dix-sept lieuës de pais.

I
Nat
effe
oue
nou
chk
des
Oua
des
nik
king
ples
koue
plu
quois
quinc
Ve
pour
ce, &
Le sca
pas at
Empi
Princ
font c
telle;
lis: m
Christ
ces G

Je ne parle point, dit le Pere, des Nations connues de longue main. En effet il ne dit mot des Kichespieriniouek, des Kinonchepierinik, des Qu-nountchatarounongak, des Mataouchkairinik, des Ouauouchkairiniouek, des Amikouek, des Archougek, des Ouafauanik, des Ouraouakmikoug, des Oukiskimanitouk, des Maskafinik, des Nikikouek, des Michesaking, des Pagoutik, ce sont les peuples du grand Sault; des Kichkan-koueiak. Toutes ces Nations, dont plusieurs ont esté mal-traitées des Iroquois, se seruent de la langue Algonquine.

Voilà vn beau champ de bataille pour ceux qui voudront entrer en lice, & combattre pour Iesus-Christ. Je sçay bien que ces peuples ne sont pas attraians, comme ceux qui ont des Empires, & des Republicques, des Princes, & des Rois; comme ceux qui sont couverts de soie, & de brocette; qui sont courtois, & bien polis: mais il me semble, que Iesus-Christ n'a pas beaucoup presché à ces Gens-là, & que la foy, la vertu,

84 *Relation de la Nouvelle France,*

la fainteté , n'habitent pas si familièrement dans les Palais , que dans des maisons de chaume & de paille , & en vn mot , dans des cabanes.

Je sçay bien que la porte est maintenant fermée à quantité de Nations : que les armes Iroquoises troublent toutes les nouvelles Eglises des Sauvages : que la guerre cause vne si grande confusion par tout , qu'on ne se connoist quasi plus. Mais ie sçay bien aussi , que dans le premier âge de l'Eglise, on iugeoit quelquefois le Christianisme abattu , & puis quelque temps après , il se releuoit , & paroisoit plus florissant que iamais. *Fructum referent in patientia* . On se haste de ramasser promptement les iauelles , & les gerbes d'vn bled desia couppe : mais la moisson Euangelique se fait *in patientia* , avec patience ; & dans les souffrances.

Pour donner courage aux enfans d'Israël , d'entrer dans la terre qui leur auoit esté promise , on leur fit voir des fruits de cette terre. Lisez les Relations precedentes , & vous trouuez que les Sauvages sont capables

de Dieu, aussi-bien que les autres peuples plus policez. Le don d'oraison, l'amour des souffrances, la charité du prochain, se trouuent dans quelques-uns eminemment : *ex ungue leonem*, de l'échantillon on connoist toute la piece.

J'ay appris tout nouvellement d'une personne venuë de Canadas, au mois d'Octobre, qu'un Pere de nostre Compagnie demandant à une femme Huronne, si elle n'auoit pas esté touchée d'une grande douleur, apprenant les horribles tourmens, que les Iroquois auoient fait souffrir à son mary. Non, dit-elle, ie n'en ay receu aucune tristesse. Le Pere tout surpris, luy en demande la raison. J'ay reconnu, fit-elle, que Dieu auoit accordé à mon mary, ce qu'il luy demandoit depuis six moix : car tout l'Hyuer il ne faisoit quasi aucune priere, qu'il n'auoût ces paroles : Tu es le maistre de la vie; si tu veux que les Iroquois nous attaquent, ne permets pas que ie sois assommé d'un coup de hache ; mais fay-moy prendre, fay-moy lier & garrotter ; fay-moy traifner en leur pais, afin que

ie fois bruslé , & grillé tout vif. Je souffriray toutes leurs cruautés rés-
 volontiers , pour les pechez que j'ay
 commis deuant & après mon Baptes-
 me. J'ay tant de regret te t'auoir fas-
 ché , toy quies si bon , que ie prendray
 plaisir d'endurer tous ces tourmens.
 Voilà la priere de mon mary. Dieu luy
 a accordé ce qu'il demandoit , pour le
 rendre plus heureux au Ciel. Pour-
 quoy en serois-je triste ? On m'a rap-
 té (adioûtoit cette femme) que pen-
 dant le chemin , qui dura bien vn
 mois , il chantoit des prieres , il en-
 courageoit ceux qui estoient pris avec
 luy , leur parlant du Ciel , comme s'il
 eust desia veu la porte ouuerte pour y
 entrer. Lors qu'on le brusloit , iamais
 il ne s'étonna , sa veuë estoit le plus
 souuent au Ciel. Il fit paroistre tant
 de ioie , que les ennemis mesmes di-
 soient , que la foy donnoit du coura-
 ge , & ostoit la crainte & la douleur
 des tourmens. On offrit beaucoup de
 presens , pour luy sauuer la vie ; mais
 iamais les Iroquois ne les voulurent
 accepter. Qui souffre saintement , por-
 te à Dieu les presens en sa main. •

ft
 d
 pe
 b
 tr
 ap
 &
 qu
 gr
 ch
 pe
 qu
 de
 qu
 ne
 de
 pa
 qu
 ge
 be
 pe
 fa
 ap
 tir
 re
 lu

On a découuert des Sauvages Chrestiens, porter la nuit du bois à la porte de quelques pauvres gens, qui n'en pouuoient faire, cherchant les tenebres pour cacher leur charité. D'autres aiant commis quelque offense, après auoir demandé pardon à Dieu, & ne se pouuant confesser, dautant qu'ils estoient à la chasse dans leurs grands bois, attachoient aux branches des arbres quelques brins de porcelaine, ou quelque autre chose qu'ils aimoient, comme vne marque de leurs regrets, & de la satisfaction qu'ils faisoient de leurs pechez, donnant ces petits presens, pour l'amour de nostre Seigneur, aux pauvres qui passeroient par là.

On demanda vn iour à vn Sauvage, qui estoit souuent & long-temps à genoux pendant la nuit, s'il prioit beaucoup le bon Dieu. Non, dit-il, pource que ie ne scay pas ce qu'il luy faut dire. Je fay les prieres qu'on m'a apprises, tous les soirs, & tous les matins; mais cela est bien-tost fait: le reste du temps, ie pense à luy, & ie luy dis: Si ie scauois ce qu'il te faut

dire, ie te le dirois. Tu sçais bien que ie t'aime; mais ie ne sçay pas comme il te faut parler. En quelque endroit que j'aille, j'ay toujours cette pensée, que ie l'aime, que ie luy voudrois bien parler, mais que ie ne sçay pas ce qu'il luy faut dire. Voilà vne oraison bien simple, & bien pure, qui tient peu de l'entendement, mais beaucoup du cœur. Les arbres qui portent ces fruits, ne sont pas tout morts,

*De la mort d'une ieune Huronne,
Religieuse Hospitaliere.*

CHAPITRE VI.

LEs petit pouffins craignent le milan, les petits agneaux fuient le loup, & les petits Sauvages abhorrent la contrainte. Tout cela prouient d'un mesme principe, c'est à dire, de la nature. Les Sauvages passent quasi toute leur vie, ou à la chasse, ou dans des courses, & dans des voïages, menant fort souuent avec eux leurs fem-

n
c
p
a
li
le.
lig
li
tit
qu
qu
do
me
tite
Mo
mer
instr
d'en
pagi
mén
fin,
mées
man
Relig
les re
uer le
stume
ferme

mes, & leurs enfans; si bien qu'estant conçeus dans cette passion, fortifiée par vne longue habitude, il est quasi aussi naturel à leurs enfans d'aimer la liberté, qu'aux petits canards d'aimer les ruisseaux, & les riuieres. Les Religieuses Hospitalieres, & les Ursulines de Kebec, auouent que les petites filles Sauvages ont de l'esprit, que plusieurs ont vn bon naturel, qu'on les gagne aisément avec la douceur: mais elles furent grandement la contrainte. On a veu de petites seminaristes, élevées dans le Monastere des Ursulines, non seulement pieuses & deuotes, mais si bien instruites, qu'elles estoient capables d'enseigner à lire, & à écrire leur compagnes. On les voioit faire le petit ménage de la maison avec adresse. Enfin, ces pauures enfans se voiant aimées, & goustant mesme la pieté, demandoient, & pressoient qu'on les fist Religieuses: mais enfin, comme on les retenoit long-temps, pour éprouuer leur vocation, & pour les accoustumer à vne vie sedentaire, & renfermer dans vn cloistre, l'âge leur fai-

90 *Relation de la Nouvelle France,*

fant ressentir les inclinations qu'elles ont d'aller & de venir, elles disoient franchement à leurs maistresses, qu'elles n'auoient pas assez d'esprit, pour estre tousiours en place, témoignant la peine, & les regrets qu'elles auoient de les quitter. Le temps changera petit à petit cette humeur, & la grace ne laissera pas d'en gagner quelques-vnes à la Religion, comme celle, dont la Mere superieure de l'Hostel-Dieu de Kebec va parler dans ce Chapitre, qui est entre mes mains.

Le fuiet, dit-elle, de la presente est également plein de ioie, & de tristesse, puisque nous acquerons vne aduocate au seiour de la gloire, en perdant encore cette année vn tresor, que nous possedions comme propre. Par la mort de nostre chere Sœur Geneuiefue Agnes de tous les Saints, vous diriez que Nostre Seigneur se plaist tellement au choix que nous faisons, des filles du pais pour son seruice, qu'il en a voulu aussi-tost tirer à soy les premices, nous les rauissant pour le Ciel. En effet, le 15. du mois de Mars 1657. nostre petite Commu-

n
gi
ue
m
en
ce
au
iet
se
gic
gr
& c
rep
d'e
fille
les
elle
E
Ma
Elle
Cap
mer.
Si-te
pliqu
gue
qu'er
faiete
à lire

nauté donna la première fille Religieuse, natiue du país : & le 3. de Novembre de la mesme année, la première fille Sauvage ; qui aie' iamais embrassé la vie Religieuse. Ceux qui connoissent l'humeur des Sauvages, auront peine à se persuader ; qu'une ieune fille de leur Nation ait voulu se captiuer aux exercices de la Religion, & à garder la closture : mais la grace qui fait trouuer de la douceur, & de la facilité dans les choses les plus repugnantes à la nature, a trouué tant d'entrée dans le cœur de cette chere fille, que nous auons toutes admiré les aimables conduites de Dieu sur elle.

Elle nous fut donnée le mois de May 1650. âgée de huit à neuf ans. Elle estoit fille d'un des principaux Capitaines Hurons. Son pere & sa mere estoient excellens Chrestiens. Si-tost qu'elle fut avec nous, elle s'appliqua fortement à apprendre la langue Françoisse, & y reüssit si bien, qu'en moins d'un an elle la sceut parfaitement. Elle apprit promptement à lire & écrire, en sorte qu'elle sur-

92 *Relation de la Nouvelle France,*

passoit toutes ses compagnes, mesme les Françoises. Nous auons souuent admiré, qu'une fille Sauvage, nourrie & élevée dans les bois, pût si-tost comprendre ce qu'on luy enseignoit. Aussi son esprit n'auoit-il rien de sauvage, & son naturel estoit excellent. Elle ne sçauoit de quelle couleur étoit le vice; & s'il luy arriuoit de faire quelque petite faute, elle ne cherchoit point d'excuse, pour la couvrir, mais elle s'en accusoit incontinent. Sa grande sincerité estoit vne marque de la bonté de son cœur. La Maistresse des pensionnaires les reprenant quelquefois en general, si elle croioit auoir failly, elle excusoit incontinent les autres, & prenoit tout le tort sur elle-mesme, ne pouuant souffrir qu'on accusast ses compagnes. Aussi l'aimoient-elles vniquement. Après qu'elle eut appris à lire & à écrire, on la mit à la cuisine, pour la tenir toujours dans vn esprit de soumission. Elle s'y comporta avec tant de ferueur & d'humilité, que cela nous donnoit à toutes de l'étonnement. Iamais on ne l'a entenduë se plaindre, ny

murmurer. Si deux ou trois personnes luy commandoient diuerses choses tout à la fois, elle ne s'en faschoit point, mais avec vne grande douceur elle faisoit, autant qu'elle pouuoit, tout ce qui luy estoit commandé. Il y auoit du plaisir à la voir quitter iusques à cinq & six fois vne chose, pour en faire vne autre, qu'on luy commandoit de nouveau: ce qu'elle faisoit avec autant de gaieté, que si on luy eust laissé faire tout ce qu'elle eust souhaité. Le grand desir qu'elle auoit d'estre Religieuse, ne luy faisoit rien trouuer de difficile, quoy que nous l'éprouuassions par toutes sortes de moiens, sans que pendant sept années qu'elle a demeuré avec nous, nous aions pû remarquer aucun changement dans son esprit. Elle apprehendoit plus que la mort, de retourner avec ses parens: en sorte qu'un iour, plustost pour l'éprouuer, que pour la punir d'aucune faute qu'elle eust faite, on la fit venir au reſectoire, deuant toute la Communauté, & l'ayant reprise assez ſeuerelement, on luy donna le choix, ou de sortir du Couuent,

ce,
 esme
 uent
 iour-
 i-toſt
 yndit.
 e ſau-
 llent.
 ur é-
 faire
 cher-
 urir,
 nent.
 rque
 trefſe
 quel-
 oit a-
 inent
 rt ſur
 uſſrir
 Auffi
 Après
 e, on
 touſ-
 ſſion.
 fer-
 don-
 amais
 , ny

94 *Relation de la Nouvelle France,*

ou de recevoir la discipline. Cette pauvre innocente n'eut pas plustost oüy le mot de sortir, que les grosses larmes luy coulerent des yeux; & ioignant les mains, elle nous pria de ne la point mettre dehors, nous protestant qu'elle estoit presté de recevoir telle penitence qu'on voudroit. A mesme temps elle commença à se des-habiller: mais on n'auoit garde de passer outre. C'est vne chose tres-peu vñitée parmy les Sauvages, de tancer leurs enfans; bien moins de les frapper. Il ne sçauent que c'est de les contrarier en leur ieunesse: d'où on peut voir, qu'il falloit vne grace bien grande en cette ame innocente, pour la refoudre à ce qu'elle apprehendoit tres-fort naturellement. Ses parens luy aiant donné souuent des attaques, pour l'obliger à sortir, elle a tousiours esté ferme comme vn rocher. Tant de bonnes dispositions ont esté suiuiés de beaucoup de graces, entre lesquelles celle d'estre receuë au Nouiciat ne luy estoit pas la moins considerable. Ce bonheur luy arriua le iour de l'Annonciation de la tres-sainte Vierge,

de l'année 1657. qu'elle commença à faire les fonctions de la Religion, avec autant d'exactitude, qu'une ancienne professe. Elle donnoit de l'admiration par son humilité, par sa sincerité, par sa douceur, & par sa deuotion, qu'elle portoit sur tout à la tres-immaculée Mere de Dieu, qu'elle aimoit avec une tendresse nonpareille. Elle continuoit, & alloit croissant dans cette vertu, & nous donnoit de grandes esperances pour le futur. Mais nostre Seigneur qui a bien d'autres veüs que les hommes, qui est maistre absolu de toutes les creatures, en a disposé tout autrement: car au milieu, ou plustost au commencement de cette belle course, il l'a rauie à la terre, pour la donner au Ciel, luy enuoiant une maladie assez commune aux Sauvages, qui est une espece de langueur, iointe à une fièvre lente, qui la consommoit de telle sorte, qu'elle diminueoit à veüe d'œil, avec une fluxion accompagnée d'une grosse toux, qui luy gastoit toute la poitrine, en sorte que son poulmon se dessecha peu à peu.

96 *Relation de la Nouvelle France,*

Nonobstant toutes ces infirmités, qui en auroient abattu beaucoup d'autres, où elle monstra bien que la vertu est aussi forte, pour l'animer à la patience, qu'elle auoit paru paisible & tranquille dans sa plus parfaite santé : car elle ne laissoit pas de travailler autant, & plus que ses forces ne luy permettoient, se trouuant à toutes les obseruances du Chœur, & de la Communauté : & si après cela elle auoit quelque temps de reste, elle l'employoit à aller rendre des visites au S. Sacrement, où bien à apprendre à chanter, à quoy elle reüssiffoit bien, aiant vne fort belle voix. Elle s'exerçoit sur tout à dire des Leçons de Tenebres ; ce qu'elle faisoit avec vne deuotion, & vne attention rauissante, qui nous seruoit à toutes d'exemple. Le dernier Carefme, quoy qu'elle fust dès lors assez mal, elle ne laissa pas d'en chanter vne, chacun des trois iours de la Semaine-sainte : & le mal augmentant petit à petit, il luy fallut ceder, & se ranger à l'Infirmierie, enuiron la feste de l'Assomption de la Sainte Vierge. Ce fut

là

là
de
la r
mai
La
me
lem
sou
rass
elle
voix
fille
fait
parfa
leurs
menc
da vn
mais,
entre
Elle r
sur to
oppre
luy di
dauan
luy m
Ma M
plaira ;
tion &

là qu'elle fit voir tant de douceur, de soumission, & de vertu, que cela n'est pas croiable, ne donnant jamais aucun relasche à sa deuotion. La Mere, qui auoit soin d'elle, comme Infirmiere, & qui estoit nouvellement arriuée de France, me disoit souuent, qu'à moins que ie l'asseurasse, qu'elle fust Sauvage de Nation, elle ne le croiroit pas, veu qu'elle n'en uoioit aucune marque en cette chere fille. Le voy, disoit cette Mere, qu'elle fait tout ce que j'ay veu faire aux plus parfaites Religieuses de France, dans leurs maladies. En effet, dès le commencement de son mal, elle demanda vn Crucifix, qu'elle ne quitta jamais, & qui estoit son plus ordinaire entretien; elle le carressoit sans cesse. Elle n'obmit iamais ses petites prieres, sur tout son Chapellet, quoy que son oppression fust violente: & quand on luy disoit, que cela la faisoit souffrir dauantage, incontinent sa soumission luy mettoit en bouche ces paroles: Ma Mere, ie feray tout ce qu'il vous plaira; mais cela seul est ma consolation & mon diuertissement.

Le naturel Sauvage porte à la liberté, & à vouloir absolument ce qui luy plaist, ou fuir ce qui luy déplaist. Elle auoit parfaitement dompté ces inclinations ; en sorte que si quelquefois elle s'estoit laissée emporter à quelque legere impatience, on la voioit ; vn moment après, reuenir à elle, & demander pardon mille fois, avec vne humilité admirable. Son innocence estoit si grande, que luy demandant quelquefois, si elle vouloit se confesser, cette ame angelique répondoit : Helas ! mon Dieu, que diray-ie ; depuis ma derniere confession ie n'ay rien fait : & à mesme temps elle fondoit en larmes, craignant que cela ne procedast de son aueuglement. Ah, ie vous prie, (disoit-elle) examinez moy ; car ie n'ay point d'esprit, pour me connoistre. Ce sentiment d'elle-mesme estoit bien contraire aux pensées de ceux qui gouernoient sa conscience. Ils assurent, qu'elle leur rendoit vn compte exact de tous les mouuemens de son cœur, avec beaucoup d'intelligence : & ils protestent tous, qu'elle a probablement conserué

la blancheur de son innocence baptismale. Jamais, quelque foiblesse qu'elle eust, elle ne pût souffrir de communier dans son lit; mais elle prioit qu'on la menast au Chœur. Elle ne perdit pas vne Communion, tant qu'elle se pût traifner à l'Eglise. Des dispositions si rares dans vne fille Sauvage donnerent, pour ainsi parler, iusqu'au cœur de Dieu, qui voulut pour foy ce fruit meur: de quoy son Infirmiere s'apperceuant, & la voiant d'ailleurs dans vn desir extrême de iouir du bonheur d'estre reuestuë de nostre saint habit qu'elle demandoit sans cesse elle-mesme; enfin on luy accorda cette grace, le iour de la feste de tous les Saints: ce qui fut fait avec toutes les ceremonies, que pût permettre sa maladie. Si iamais vous auez veu la ioie, & le contentement dépeints sur vn visage, ce fut sur celuy de cet ange incarné: car quoy qu'elle fust foible au possible, elle s'aidoit à se vestir, comme si elle eust esté saine. Elle fit toutes les demandes necessaires, avec vne presence d'esprit nompareille. Si tost qu'elle eut l'habit, on luy donna le saint Via-

100 *Relation de la Nouvelle France,*
rique, qu'elle receut avec vne deuotion rauissante.

Depuis cet heureux iour, qu'elle se vit Religieuse Hospitaliere, & fille de nostre glorieux Pere S. Augustin, il ne se peut dire quelle estoit la iubilation de son cœur, & les remerciemens qu'elle nous en rendoit à toutes. Si elle nageoit dans la ioie de cette faueur, nostre petite Communauté n'en ressentoit pas moins, d'auoir donné son saint habit à la premiere fille Sauvage de ces contrées, qui ait iamais eu le bonheur d'entrer en Religion: mais nous ne le possedasmes pas longtemps sur terre; car Dieu voulant cueillir ce premier fruit, qui estoit meur, il permit que son mal la iettast dans l'extremité; de quoy son Infirmiere, qui ne la quittoit ny iour, ny nuit, m'ayant donné auis, ie luy fis administrer aussi-tost le dernier Sacrement, qu'elle receut avec vne singuliere attention à Dieu, demandant, selon la coustume, pardon à toute la Communauté presente, avec des sentimens d'une veritable fille de la misericorde, ne cessant de produire quan-

ti
ve
fu
de
lu
de
sio
ge
gra
&
fi c
acc
qu'
ure
iou
San.
de f
sirez
nost
se ré
Ah, c
ge. C
faire
elle t
mun
voioi
collo
prian

és années 1657. & 1658. 101

tité d'excellens actes des plus hautes vertus, que de temps en temps on luy suggeroit. Elle fit retirer tout le monde, excepté la Superieure, laquelle luy demanda, si elle seroit bien-aise de faire les vœux de la sainte profession: nostre chere malade luy dit sagement; que ce luy seroit vne grande grace, mais qu'elle ne la meritoit pas, & qu'elle n'osoit la demander; que si on la luy accordoit, sa ioie seroit accomplie. La Superieure iugeant qu'elle auoit encore du temps à viure, ne se hastia pas, laissant passer ce iour; mais lendemain, qui estoit vn Samedy, la voyant sur les approches de sa fin, luy dit; Ma chere Sœur, desirez-vous proferer les vœux? Alors nostre innocente agonizante, comme se réueillant, dit avec empressement: Ah, que j'ay de passion pour ce priuilege. Ce qui obligea la Mere, de les luy faire prononcer, & au mesme instant elle tomba en l'agonie. Nostre Communauté aiant esté appellée, elle la voioit avec admiration, former mille colloques amoureux à N. Seigneur, priant actuellement pour Madame la

Duchesse d'Eguillon, nostre chere & illustre Fondatrice, & pour la conuersion de ceux de sa Nation. Enfin cette ame angelique quitta la terre dans ce saint Exercice : rendant son esprit à celuy qui ne l'auoit créé que pour luy. Elle estoit de fort belle taille, & bien agreable de visage, d'un naturel excellent, & d'un esprit au dessus du commun, non seulement des Sauuages, mais aussi des François. Nostre consolation est, de posseder en dépost, parmy celuy de nos autres Religieuses decedées en la Nouvelle France, le corps de cette petite Colombe, dont nous nous glorifions d'estre les depositaires, comme d'un riche tresor. Tous les Sauuages vinrent, comme à l'enuie, avec vne ioie nonpareille, pour la voir inhumer dans nostre saint habit : ce qui les rauissoit, parce qu'elle paroissoit auéc vne beauté charmante. Tant il est vray que la mort des iustes est precieuse en toutes façons. Voilà en verité vne mort bien sainte, & bien precieuse deuant Dieu. Mais changeons de discours. Le Chapitre qui suit, yenu à la trauerse,

n
v
S
le

E

I
no.
à l
foy
se n
& l
les.
me
qu'
ou c
la p
ou
leur
mor

nous fera voir , avec vne gaieté , & vne naïfueté bien naturelle , que les Sauvages sont quasi nos Antipodes en leurs façons de faire.

De la diuersité des actions & des façons de faire des François, ou des Europeans, & des Sauvages.

CHAPITRE VII.

IE ne ſçay ſi ie me trompe , mais ie dirois volontiers , que l'organe de nos ſens reſſemble en quelque choſe , à la matiere premiere ; qui n'ayant de foy ny beauté , ny difformité , compoſe neantmoins les plus belles choſes , & les plus laides , ſelon les formes que les Agens leur donnent. Le temperament de nos ſens , de quelque coſté qu'il vienne ; ſoit de noſtre naiſſance , ou de nos habitudes , leur donne de la pente , ou de l'auerſion ; de l'amour , ou de la haine , pour les obiets qui leur ſont propoſez. De cette ſource , à mon aduis , prouient la grande diuer-

sité qu'il y a entre les sens des Sauvages, & des François, ou des Européens : car vous diriez en plusieurs choses, que ce qui est du sucre aux vns, est de l'absynte aux autres. Commençons par l'odorat.

Il se trouue en ces quartiers de l'Amérique, des animaux, auxquels les François ont donné le nom de Rats musquez, pource qu'en effet ils ressemblent aux rats de France, sinon qu'ils sont bien plus grès, & qu'ils sentent le musc au Printemps. Les François aiment beaucoup cette odeur; les Sauvages la rebutent, comme vne puanteur. Ils soignent & se gressent la teste, & la face, avec des huiles, & avec de la gresse, qui nous put comme la charogne : c'est leur musc, leur orangeade, & leur bitioin. La rose, l'œillet, le girofle, la muscade, & semblables odeurs, qui nous sont agreables, leur sont fades : & le tabac, qui fait mal au cœur à ceux qui n'ont point accoustumé de le sentir, fait vne des plus grandes de leurs delices.

Pour l'oreille. Encore que les Sau-

u
c
c
p
d
le
ch
pe
la
l'é
da
les
ga
file
qu
ma
gou
nou
uoi
aue
que
bou
ges,
iufq
n'ait
Hol
mou
lem.

uages se plaisent fort au chant, vn concert de musique leur semble vne confusion de voix : & vne roulade, passé parmy eux , pour vn gazouillis d'oiseau. I'auoué que le ramage ne leur est pas des agreable : mais leurs chansons , qui pour estre mornes & pesantes, nous donnent des idées de la nuit, leur semblent iolies, comme l'émail du iour. Ils chantent dans les dangers , dans les tourmens , & dans les approches de la mort: les François gardent, pour l'ordinaire, vn profond silence dans tous ces rencontres. Le sel qui assaisonne toutes les viandes qu'on mange en Europe , les rend ameres au goust des Sauuages. Leur boucan, qui nous est quasi de la suie, leur est fort sa- uoureux. La communication des vns avec les autres, fait que le palais de quelques François s'accommode au boucan, & celuy de quelques Sauua- ges, aux viandes salées. Il est vray, que iusques icy ie n'en ay point veu, qui n'ait eu de l'horreur du fourmage de Holande, des raues, des epiceries, de la moutarde, & de semblables ragousts, I'eme souuiens à ce propos, qu'un Sau-

uage s'estant rencontré à table avec des François, comme on auoit seruy de la moutarde, la curiosité de goûter de tous nos mets, sans les connoître, luy fit porter sa cuillier dans ce ragoust; en aiant pris vne assez bonne charge, il l'entonna plus viste dans sa bouche, qu'on ne luy eut appris, comme cela se mangeoit: Dieu sçait s'il appresta à rire à toute la compagnie? C'est vne gloire parmy les Sauvages de bien manger, comme parmy plusieurs Européens de bien boire: & ce bon homme voulant monstrier la force de son courage, s'efforçoit de faire bonne mine; mais les larmes le trahissoient: il ferroit les dents, & les leures tant qu'il pouuoit. Enfin, le peu de bonne mine, & de contenance qu'il auoit, luy échappa, & demeura bien étonné de la force de cette bouillie iaune, comme il l'appelloit. Pour conclusion, on luy enseigna comme il falloit manger de la moutarde: mais il n'a iamais réduit en pratique cette leçon, se contentant de cette premiere experience pour le reste de ses iours. Les saulces, les ragousts, les saupi-

quets, qui font les delices des friands, feroient icy vn petit enfer au gosier des Sauvages.

Encore qu'ils aient le cuir plus tendre, & plus delicat que les François, si on en croit aux lancettes, & à la main des Chirurgiens, qui attribuent cette delicatesse aux huiles, & aux gresses dont ils soignent, & dont ils se frottent : si est-ce que ces bonnes gens n'ont point la moleffe, ny la delicatesse de nos Europeans. Ils trouuent le sommeil plus doux sur vn lit de terre, & sur vn cheuet de bois, que plusieurs personnes sur le duuet. Il est vray que l'habitude fait que le tact rebutte la trop grande moleffe, trouuant son plaisir, & sa satisfaction dans des choses plus dures & plus aspres. J'ay connu des Peres, qui ne pouuoient prendre leur sommeil sur vn lit, pour s'estre accoustumez à dormir comme les Sauvages : si on leur presentoit, au retour de leur Mission, vne paillasse, ou vn matelas, ils estoient contrains, iusqu'à ce qu'ils eussent repris leur premiere habitude, de passer vne partie de la nuit sur le

paué de la chambre, pour dormir vn peu de temps plus à leur aise. En vn mot, les Sauvages sont quasi demynuds, pendant l'Hyuer, & les François se couurent le plus chaudement qu'ils peuuent.

Pour ce qui concerne le sens de la veuë. Il est tout certain, qu'il est vniuersellement plus parfait chez les Sauvages, que chez les François: l'expérience s'en fait quasi tous les iours. S'il faut decouurer quelque chose, les François ne se fient pas tant à leurs propres yeux, qu'aux yeux des Sauvages. Ils les ont tous noirs, & plus petits que les autres. Je me persuaderois volontiers, que l'ascendant qu'ils ont par dessus nous en cet endroit, prouient de ce qu'ils ne boient point de vin; de ce qu'ils ne mangent ny sel, ny épices, ny autres choses capables de dessecher, & d'alterer le temperament de l'œil. Quoy qu'il en soit de la bonté de leurs veuës, il faut confesser, qu'elle trouue souuent de la beauté, où la nostre ne trouue que de la laideur. Ceux qui mettent la beauté d'vn visage dans la proportion de ses

parties, & dans la blancheur, & le vermillon qui le couure, doiuent retrancher la moitié de leur definition, s'ils ne veulent choquer les Africains, les Americains, & quantité d'Asiatiques. Mais venons au detail de ce point.

Pour rendre vn visage plus beau en France, on le degresse, on le laue le plus soigneusement qu'on peut: les Sauvages au contraire, l'oignent & le greffent tant qu'ils peuuent, le croiant d'autant plus agreable, qu'il est plus luisant de leurs greffes, ou de leurs huiles. Pour se rendre difforme dans l'Europe, on se barbouille de noir, de iaune, de bleu: & c'est cela mesme qui fait vn Sauvage beau, & bien agreable. Quand quelqu'un d'eux veut aller en visite, ou assister à quelque festin, ou à quelque danse, il se fait peindre le visage de diuerses couleurs, par quelque femme, ou par quelque fille; car c'est l'un de leurs metiers, aussi-bien qu'autrefois parmi les Juifs: & lors qu'il est bien barbouillé, on le tient vn bel homme; & en Europe, on le prendroit pour vn demon.

En France, les gros yeux, & les leures plustost ferrées qu'ouuertes, ont de la beauté. En Afrique, les petits yeux, le teint le plus noir, les grosses leures pendantes & renuerfées, font vn beau visage. En Canadas, les yeux noirs, & le visage gros, à la façon des anciens Cefars, emportent le prix de la beauté, & de la grace. En Europe, les dents les plus blanches sont les plus belles. Les Maures, & les Sauuages nous surpassent en cette beauté : ils ont les dents plus blanches que l'iuoie. En quelques endroits del'Inde Orientale, ceux qui prennent du Betel, ont les dents rouges, & cette couleur fait vne partie de leur gloire.

En France, les cheueux vn petit blonds, bien fauonnoz, & bien degressez, bien gauffrez, & bien annelez, sont les plus beaux. Les Neigres les aiment courts, & noirs, & bien crespez. Les Sauuages les veulent longs, roides, noirs, & tout luisans de gresse. Vne teste frisée leur est aussi laide, qu'elle est belle en France. Il n'y a rien de si grotesque, comme la perruque des Sauuages. Au lieu de

pou
cheu
petit
bel o
que c
effet
que l
Or
en ce
mode
leuez
en hau
te en
ueux
cette
rasent
tant du
me de g
vns de
sent l'a
staches
stez de
les por
leurs c
qui pe
mainten
gné. C
belle. L
France.

poudre de Cypre, ils mettent sur leurs cheueux bien greffez, le duuet, ou la petite plume des oiseaux, & avec ce bel ornement, ils se croient aussi iolis, que ceux qui portent des galants. En effet, cette plume est aussi delicate, que la baue des vers à soie.

On ne fait point le poil à la mode en ce pais-là. Leur fantaisie est leur mode. Quelques-vns les portent releuez sur le haut de la teste, la pointe en haut. Il se trouue vne Nation toute entiere, qui se nomme les cheueux releuez, pource qu'ils aiment cette façon de coiffure. D'autres se rasent sur le milieu de la teste, ne portant du poil qu'aux deux costez, comme de grandes moustaches. Quelques-vns decouurent tout vn costé, & laissent l'autre tout couuert. Les moustaches se portent en France aux costez de la teste, les femmes Sauvages les portent sur le derriere, ramassant leurs cheueux en vn petit paquet, qui pend sur leurs espauls. Iugez maintenant qui a perdu, ou qui a gagné. Chacun eroit sa mode la plus belle. La nostre change souuent en France.

On tient que la barbe donne de la grace , & de l'ornement à l'homme. Cette opinion n'est pas receuë par tout. La barbe est la plus grande difformité que puisse auoir vn visage , en ce nouveau monde. Les peuples de ces contrées , appellent les Europeans barbus , par grosse iniure. Il y a quelque temps , qu'un Sauvage enuifageant vn François , avec vne attention toute extraordinaire , & dans vn profond silence , s'écria tout à coup , après l'auoir long-temps considéré : O le barbu ! ô qu'il est laid ! Ils ont si peur de cette difformité , que si quelque poil veut naistre de leur menton , ils l'arrachent aussi-tost , pour se deliurer de nostre beauté , & de leur laidur.

Les Dames , en Europe , se plaisent d'estre bien coiffées : ce leur est vne grande mesfiance , de paroistre la teste nuë , & les cheueux épars confusément , sans ordre. C'est l'vne des beautez des femmes de Canadas : elles vont ordinairement la teste nuë , & se tiennent pour bien iolies , quand leurs cheueux sont bien luisans , &

bien

bien roides de gresse : elles les portent espars sur les deux costez , ramassant ceux de derriere en vn petit faisciau , qu'elles enrichissent de petit grains de leur porcelaine.

La coiffure , en France , distingue les hommes d'avec les femmes. Quand les Sauvages se couurent la teste , toute coiffure leur est bonne : vn homme se seruiroit aussi bien d'vn chaperon qu'vne femme , s'il treuuoit ce bonnet chaud , & commode à sa teste. Il est vray que ceux qui nous frequenter plus souuent , commencent à distinguer leur coiffure. Les hommes aiment nos chapeaux , ou nos tapabords , & les femmes nos bonnets de nuit de laine rouge ; les plus longs , & les plus hauts en couleur , leur semblent les plus beaux. Ils ne sont pas pourtant si scrupuleux , qu'vne femme ne se serue d'vn tapabort , & vn homme d'vn bonnet de nuit tout au beau milieü du iour. Si vn garçon se vestoit en fille dans l'Europe , il seroit vne mascarade. En la nouuelle France , la robe d'vne femme n'est point mal-seante à vn homme. Les Meres Vr-

114 *Relation de la Nouvelle France,*

fulines, aiant donné vne robe à vne ieune fille, qui fortoit de leur semaine, le mary qui l'espoufa, s'en seruit bientoft après, aussi gentiment que sa femme; & si les François s'en moquoient, il n'en faisoit que rire, prenant leur gaufferie pour vne approbation.

En France. On se perçoit, il n'y a pas long temps, le bout de l'oreille, pour y pendre vne petite fleurette de vanité: l'ouuerture la plus petite estoit la plus gentille. En Canadas, les hommes & les femmes ont les oreilles percées: on les perce aux enfans dès le berceau; les plus grands trous sont les meilleurs, ils y fourent aisément vn baston de cire d'Espagne: & non seulement le bas de l'oreille est percé, mais encore le tendon, ou le contour, que les femmes chargent ordinairement de coquillage, qu'on appelle la porcelaine.

En d'autres endroits de l'Amérique, quelques Nations se percent le nez, entre les deux narines, d'où ils font dépendre quelques iolietez: d'autres enchassent des pierreries dans

te
p
po
tr
rit
me
rer
ftir
fib
au p
les
end
cou
au d
quo
bien
aussi
porta
Diog
courc
prix c
pieds
norer
donné
Il r
qui p
ment.

leurs iouës, & d'autres sur leurs lévres
pendantes & renuerfées, & tout cela
pour contenter leurs yeux, & pour
trouuer le point de la beauté. En ve-
rité, la veuë, & le iugement des hom-
mes est foible: Comment se peut-t-il
rencontrer tant d'orgueil, & tant d'es-
time de nous mesmes dans nos esprits
si bigearres & si limitez.

On porte, en France, les bracelets
au poignet de la main. Les Sauvages
les portent non seulement au mesme
endroit, mais encore au dessus du
coude, & mesme encore aux iambes,
au dessus de la cheuille du pied. Pour-
quoy ces parties ne meritent-elles pas
bien leur vanité, & leur enioliement,
aussi bien que les autres, puisqu'ils les
portent ordinairement découuertes?
Diogene voiant qu'on presentoit vne
couronne, à celuy qui auoit merité le
prix de la course, la prit & luy mit aux
pieds, & non sur la teste, voulant ho-
norer la partie du corps, qui luy auoit
donné la victoire.

Il n'y a que les femmes en France
qui portent des coliers. Cét orne-
ment est plus commun aux hommes

116 *Relation de la Nouvelle France,*

de Canadas qu'aux femmes. Au lieu de perles, & de diamans; ils portent des grains de porcelaine diuersement enfilez, des grains de chappelets, de petits tuyaux ou canons de verre, ou de coquillage. l'ay veu vn Huron porter à son col, vne poulie de barque, & vn autre des clefs qu'ils auoient déro- bées. Toutes les choses extraordinaires leur sont agreables, pourueu qu'elles ne leur coustent qu'vn larcin.

Nous coupons nos ongles. Les Sauvages les laissent croistre, si vous les accusez de rusticité, vous serez condamné par des peuples entiers de l'Inde Orientale, qui nourrissent leurs ongles tant qu'ils peuuent, pour marque de leur noblesse: voulant témoigner par là, que leurs doigts, embarrassés de ses superfluités naturelles, ne sont point propres au trauail.

En France. Les hommes & les femmes se font faire des habits assez iustes, pour paroistre plus lestes; les filles particulièrement, font gloire d'estre menües. En Canadas tout le monde s'habille au large: les hommes & les femmes portent des robes, qu'ils ceignent

e
b
f
P
gr
q
re
re

gu
fe.
d
pl
les

ch
bas
que
sur
Il r
Sau
ten
ils a
tits
espi
fran
con
dans

en deux endroits, au dessous du nombril, & au dessus du ventre, retrouvant leurs grandes robes, & les repliant, en sorte qu'ils ont comme vn grand sac à l'entour du corps, dans lequel ils fourent mille choses. Les meres y mettent leurs enfans, pour les caresser, & pour les tenir chaudement.

Plus les robes des Dames sont longues, & plus elles ont de grace. Les femmes Sauvages se mocqueroient d'vn habit, qui descendroit beaucoup plus bas que les genoux. Leur travail les oblige à suiure cette mode.

En Europe. La cousture des bas de chausse est derriere la iambe, & si les bas ont quelques arrieres-points, ou quelque autre enrichissement, il est sur cette cousture, & sur les coins. Il n'en est pas de mesme parmy les Sauvages; la cousture des bas que portent les hommes, est entre les iambes, ils attachent en mesme endroit de petits ourages faits de brins de porc-espic, teins en écarlatte, en forme de franges, ou de papillottes, qui se rencontrant les vnes contre les autres dans leur demarche, ont ie ne sçay

118. *Relation de la Nouvelle France,*
quelle gentillesse bien agreable. Les
femmes portent cet ornement au de-
hors de la iambe.

Les patins, en France, & les foul-
liers releuez passent pour les plus
beaux; ils passent parmy ses peuples,
pour les plus laids: pource qu'ils sont
les plus incommodes. Les foulliers
des Sauvages sont aussi plats, mais bien
plus larges que les chaufsons d'un tri-
pôt, notamment l'hyuer, qu'on les
fourre, & qu'on les garnit pleinement
contre le froid.

On porte les chemises, en Europe,
sur la chair, dessous les habits. Les
Sauvages les portent assez souuent par
dessus leur robe, pour la conseruer
contre la neige, & contre la pluie,
qui coule bien aisement sur du linge
gras, comme sont leurs chemises: car
ils ne sçauent ce que c'est de les blan-
chir.

Quand le bout d'une chemise sort
d'un habit, c'est vne mesleance: mais
non pas en Canadas. Vous verrez des
Sauvages reuestus à la Françoisise, d'un
bas d'estame, & d'une casaque sans
haut de chauffe: on voit deuant, &

derriere deux grands pans de chemise, fortir de dessous leur casaque. Cela choque les François, & les fait rire: les Sauvages n'en perdroient pas vn petit brin de leur gravité. Cette mode leur paroist d'autant plus gentille, qu'ils prennent nos hauts de chausses pour des entraues. Ce n'est pas que quelques-vns n'en portent quelque-fois, par brauerie, ou par gaufferie.

Les bons vieux Gaulois pendoient, le siecle passé, leurs escarcelles deuant eux. Les François mettent maintenant leurs bources dans leurs pochettes. Les Sauvages portent leur pochette, leur bource, & leur escarcelle derriere le dos. C'est vn sac, qu'ils passent à leur col, par le moien d'une courroie, dans lequel ils mettent leur petun, & les autres petits besoins, dont ils ont plus ordinairement à faire. Cette pochette, ou ce sac, n'a pour l'ordinaire, aucune cousture. Les Huronnes les font aussi ardistement qu'un ouvrage fait à l'aiguille: les Algonquins sontsouuent d'une peau toute entiere, d'un loutre, d'un renard, d'un petit ours, ou d'un castor, ou de quelque

autre animal, si gentiment écorché, que vous diriez qu'il est tout entier: car ils n'ostent ny les dents, ny les oreilles, ny les pattes, ny la queue: elles font vne ouuerture au dessus du col; par où elles tirent le corps entier de l'animal, & par où les Sauvages portent la main dans cette pochette, quand elle est bien sechée, & bien passée.

La ciuilité & l'honnesteré nous ont appris à porter des mouchoirs: les Sauvages nous accusent de saleté en ce point: pource que nous mettons disent-ils, vne ordure dans vn beau linge blanc, & nous la ferrons dans nostre pochette, comme vne chose bien precieuse, & eux la iettent par terre. De là vient, qu'vn Sauvage voiant vn iour, qu'vn François s'estant mouché replioit son mouchoir, luy dit en riant; si tu aimes cette ordure, donne-moy ton mouchoir, ie le rempliray bien-tost. Ie ne fais pas profession de garder vne grande suite; dans ces bigarreures, elles sortent de ma plume, comme elles se presentent à ma pensée.

Les Romains, & quelques Asiati-

ques, se couchoient autrefois sur de
petits lits, pour prendre leur repas;
leurs tables estoient faites en demy-
lunes. La plupart des Europeans sont
maintenant assis sur des sieges releuez,
se seruant de tables rondes ou carrées.
Les Sauvages mangent à terre, aussi
bien que les Turcs, comme font
aussi plusieurs peuples de l'Asie. Le
monde est plein de varieté & d'incon-
stance, on n'y trouuera iamais de fer-
meté solide. Si quelqu'un estoit mon-
té sur vne tour assez haute, d'où il pust
voir, à son aise, toutes les Nations de
la terre; il seroit bien empesché de di-
re ceux qui ont tort, ou ceux qui ont
raison: ceux qui sont fous, ou ceux qui
sont sages dans des varietez, & dans des
bigarreures si étranges. En verité il n'y
a que Dieu seul de constant: luy seul
est immuable: luy seul est invariable,
c'est là où il se faut attacher, pour eui-
ter le changement & l'inconstance.

En France. On entre-messe le boire
auec le manger. Les Algonquins font
tout le contraire en leurs festins: ils
mangent premierement ce qu'on leur
sert, & puis ils boient sans plus tou-
cher à la viande.

122 *Relation de la Nouvelle-France,*

En France. Celuy qui inuite ses amis, se met en table, & leur sert des viandes, qu'il a fait apprester: en ce pais, le maistre du festin ne mange point, & quelques-fois il fait distribuer par vn autre, les mets de son banquet.

Les plats, en Europe, sont mis sur la table, pour donner liberté à tous les conuiez de trancher par où bon leur semblera. Là on donne à vn chacun son mets, & sa part. Il semble que Ioseph, traitant ses freres en Egypte, en fit de mesme; & que Samuel ayant inuité Saül, garda la coustume qui regne en ces contrées.

Les François, pour l'ordinaire, parlent beaucoup en table: les Sauvages fort peu, ou point du tout.

C'est vn commun prouerbe, que la faulce fait souuent manger le poisson. Ce prouerbe n'est point receu en ce nouveau monde: car vn Sauvage ne scauroit manger de poisson trempé dedans nos faulces. Les François n'aiment pas ordinairement les œufs, s'ils ne sont mollets. Les Sauvages disent, que les œufs mollets sont encore tout

cruds : c'est pourquoy ils les font durcir pour les manger.

Les François ont horreur d'un œuf couuis : les Sauvages mangent avec delices, le petit oiseau qui est encore dans l'œuf. En effet, il est fort delicat. J'ay mangé d'un petit outardeau tiré d'un œuf bien bouilly : la chair estant netoïée des immondices qui l'environnent, en est très-belle, & de très-bon goust : pour les œuf couuis, dont il ne se formeroit aucun pouffin, ils sont puants par tout le monde, comme ie croy. Je n'en oserois neantmoins quasi assureur, tant les nez, & le palais des hommes sont differens.

La gresse toute pure fait mal au cœur aux François ! les Sauvages la boient, & la mangent figée. On iette en France l'escume du Pot comme l'excrement de la viande : les Sauvages la hument, comme vn excellent bouillon, notamment dans leur necessité.

On laue la viande pour en nettoier le sang, & les ordures : les Sauvages ne la lauent point, de peur d'en perdre le sang, & vne partie de la gres-

124 *Relation de la Nouvelle France,*

se. On commence ordinairement le dîner par le potage : c'est le dernier mets des Sauvages : le boüillon du pot leur sert de boisson. Le pain se mange icy avec la viande , & avec les autres mets : si vous en donnez aux Sauvages , ils en feront vn mets à part , & bien souuent le mangeront le dernier. Ils s'accommodent neantmoins petit à petit à nostre façon.

En la pluspart de l'Europe , quand quelqu'un va en visite , on l'inuite à boire : parmy les Sauvages , on l'inuite à manger.

En France. Les bouchers debitent, & vendent leur viande avec les os , & on la sert ainsi dessus la table : parmy nos Algonquins , les bouchers & les boucheres , qui sont quasi en aussi grand nombre , qu'il y a d'hommes & de femmes , habillent si adroitement vn animal, que les os demeurent separez de la pluspart de la chair. Ils ne laissent pas de faire boüillir tout ensemble : mais la viande se presente aux festins , & on donne les os à examiner, aux domestiques de celuy qui fait le festin. Quand on les a bien sucez , &

bien rongez, on ne les donne pas aux chiens, comme on fait en France; ce seroit vn grand mal: pource, disent-ils, que les animaux se rendroient bien plus difficiles à prendre, receuant auis de leurs freres, & de leurs semblables, qu'on donne leurs os aux chiens. C'est pourquoy ils iettent au feu, ou dans la riuere, ou bien ils enterrent les os du castor, de peur que les chiens n'en approchent. Pour les bestes qui n'ont point d'esprit, c'est à dire, qui se laissent prendre aisément, ils méprisent leurs os, les iettant à leurs chiens. Ceux qui sont maintenant instruits, se moquent de ces superstitions & de ces réueries.

Si les Sauvages ne sont à la chasse, ou en voiage, leur posture ordinaire est d'estre couchez, ou assis à terre: ils ne scauroient demeurer debout; les iambes, disent-ils, leur enflent incontinent. Ils haïssent les sieges plus releuez que la terre: les François tout au contraire, se seruent de chaires, de bancs, ou d'escabeaux, laissant la terre, & la litiere aux bestes.

Vn bon danseur, en France, n'agite

pas beaucoup ses bras, il tient le corps droit, remuë les pieds si lestement, que vous diriez qu'il dedaigne la terre, & qu'il veut demeurer en l'air: les hommes Sauvages au contraire, se courbent dans leurs danses; ils pouffent & remuënt leurs bras avec violence, comme s'ils vouloient paistrir du pain: ils frappent la terre des pieds si fortement, qu'on diroit qu'ils la veulent ébranler, ou enfoncer dedans jusques au col.

Ceux qui venant de la ville quittent leur souliers, les mettent en quelque lieu bas, & écarté: les Sauvages les pendent au plus haut lieu de leurs cabanes pour les faire secher.

En France. On porte les enfans sur le bras, ou sur la poictrine. En Canadas, les meres les portent derriere leur dos. On les tient en France le mieux couverts qu'on peut: là ils sont le plus souuent nuds comme la main. Leur berceau, en France, demeure à la maison: là, les femmes le portent avec leurs enfans: aussi n'est-il composé que d'une planche de cedre, sur lequel le pauvre petit est lié comme vn fagot.

Et
point
sa be
dent;

En
coup
la gre
les Sa

Ce
seaux
quand
traire,
à terre
bagage

Qu
pour c
pour ce
la main
traire d
dedans

Les E
ficulté d
litez: v
Sauvage
si bien q
me il s'ap
rien, & f
mer.

és années 1657. & 1658. 129

En France. Vn Artisan n'attend point son paiement, qu'il ne reporte sa besogne : les Sauvages le demandent par auance.

En France. On ne se plaist pas beaucoup de voir tomber de la neige, ou de la grêle : c'est ce qui fait sauter d'aïse les Sauvages.

Ceux qui nauigent dans les vaisseaux d'Europe, descendent aux fond quand il pleut : les Sauvages au contraire, pour éuiter la pluie, se mettent à terre, renuersant sur eux, & sur leur bagage leur petit nauirè.

Quand vn Sauvage prend vn outil pour doler du bois, ou vn couteau pour couper quelque chose, il porte la main & le tranchant tout au contraire d'vn François : l'vn le porte en dedans, l'autre en dehors.

Les Europeans ne font point de difficulté de dire leurs noms, & leurs qualitez : vous faites vne confusion à vn Sauvage de luy demander son nom : si bien que si vous luy demandez comme il s'appelle, il dira qu'il n'en sçait rien, & fera signe à vn autre de le nommer.

En France. Vn pere mariant sa fille, luy assigne vn dot. Là, on donne au pere de la fille.

En Europe, les enfans heritent de leurs parens: parmy les Hurons, les neveux du costé de la sœur, succedent à la charge de leurs oncles; & les petits biens des Sauvages se donneront plustost aux amis du defunt, qu'à ses enfans. Cette coustume qui n'est pas mauuaise estant bien expliquée, se garde encore en quelques endroits de l'Inde Orientale.

En France. L'homme emmene, pour l'ordinaire, la femme qu'il épouse, en sa maison: là, l'homme va demeurer en la maison de la femme.

En France. Si quelqu'un se met en colere, s'il a quelque mauuais dessein, s'il machine quelque mal, on l'iniurie, on le menace, on le chastie: là, on luy fait des presens, pour adoucir sa mauuaise humeur, & pour guérir sa maladie d'esprit, & pour reprendre de bonnes pensées. Cette coustume, dans la sincerité de leurs actions, n'est pas mauuaise: car si celuy qui est en colere, ou qui machine quelque mal, estant

esta
cole
facé
E
on s
rem
sincer
cont
si for
feüil
Au b
viure
rité, c
fumée
remp
Nam

En
ce qu'
ce qui
& pou
Sauvag
donner
oignen
alloien
eux tou
Les F
leur lon

estant offensé touche ce present, sa colere, & son mauuais dessein est effacé de son esprit en vn moment.

En vne bonne partie de l'Europe, on s'est ietté dans vn tel excés de ceremonies, & de complimens, que la sincerité en est bannie. Là tout au contraire, la sincerité est toute nuë: si son fruit estoit abrié de quelques feuilles, l'arbre en seroit plus beau. Au bout du compte, il vaut mieux viure avec franchise, & iouir de la verité, que de se repaistre de vent, & de fumée, sous des offres de seruices, remplies de mensonge:

Namque magis natura placet, fucum odimus omnes.

En Europe. On oste aux morts tout ce qu'on peut, on ne leur donne que ce qui est necessaire pour les cacher, & pour les éloigner de nos yeux. Les Sauvages tout au contraire, ils leurs donnent tout ce qu'ils peuuent, ils les oignent, & les habillent, comme s'ils alloient aux nopces, enterrant avec eux tout le bagage qu'ils aimoient.

Les François sont étendus tout de leur long dans leurs sepulcres: les Sau-

130 *Relation de la Nouvelle France,*

uages en enseueliffant leurs morts, leur font tenir dans le tombeau, la posture qu'ils tenoient dans le ventre de leurs meres. En quelques endroits de la France, on fait tourner la teste au mort, du costé d'Orient: les Sauvages luy font regarder l'Occident. l'ay veu de nouveaux Chrestiens enterant vn mort, disposer la fosse, en sorte que la teste regardast vers l'Autel de l'Eglise, & cela par deuotion.

Quelques nouvelles arrivées par le dernier vaisseau.

CHAPITRE VIII.

VOUS aurez remarqué cy-dessus, au Chapitre second, comme nos Peres, & nos François se retirerent de leur habitation bastie sur les riués du lac Gannantaa, voisin d'Onnontagué. Cela se fit la nuit, & sans bruit, & avec tant d'adresse, que les Iroquois, qui cabanoient aux portes de nostre maison, ne s'apperceurent iamais du transport des canots, & des

bat
l'ea
qua
dan
ense
bie
noif
plac
re,
bare
pou
son t
du gr
voioi
traua
Ils cr
estoi
mais
ne fir
porte
auoie
dent
qu'ils
bruit
que le
stojen
tience
le Sol

batteaux, & du bagage qui fut mis à l'eau, ny de l'embarquement de cinquante trois personnes. Le sommeil, dans lequel ils estoient profondement enseuelis, après auoir bien chanté, & bien dansé, leur déroba cette connoissance; mais enfin la nuit ayant fait place au iour, les tenebres à la lumiere, & le sommeil au réueil, ces Barbares sortirent de leurs cabanes, & se pourmenant à l'entour de nostre maison bien fermée à clef, s'estonnoient du grand silence des François. Ils ne voioient sortir personne pour aller au trauail, ils n'entendoient aucune voix. Ils creurent au commencement qu'ils estoient tous en prieres, ou en conseil; mais le iour s'auançant, & ces prieres ne finissant point, ils frapperent à la porte. Les chiens, que nos François auoient laissez à dessein, leur répondent en iappant. Le chant du coq qu'ils auoient entendu le matin, & le bruit de ces chiens, leur fit penser que les maistres de ces animaux n'estoient pas loin, ils rentrent dans la patience qui leur échappoit; mais enfin le Soleil commençant à descendre, &

132 *Relation de la Nouvelle France,*

personne ne répondant, ny aux voix des hommes, ny aux cris des bestes, ils escaladent la maison pour voir en quelle posture estoient nos gens, dans cét epouuantable silence. C'est icy que l'étonnement se change en effroy, & en trouble. Ils ouuurent la porte, les principaux entrent par tout, on monte au grenier, on descend dans les caues, & pas vn François ne paroist, ny vif, ny mort. Ils se regardent les vns les autres; la peur les saisit; ils croient qu'ils ont affaire à des demons. Ils n'auoient veu aucun bateau, & quand mesme ils en auroient veu, ils ne s'imaginoient pas que nos François fussent si temeraires, que de se precipiter dans des courans, dans des brifans d'eau, dans des rochers, dans d'horribles dangers, où eux mesmes, quoy que tres-habiles à passer par ces faults & par ces cascades, y perdent souuent la vie. Ils se persuadent ou qu'ils ont marché sur les eaux, ou qu'ils ont volé par l'air, ou plustost, ce qui leur sembla plus probable, qu'ils s'estoient cachez dans les bois. On les cherche: rien ne paroist. Ils tiennent

quasi pour assuré qu'ils se sont rendus inuisibles ; & comme ils ont disparu tout à coup, qu'ils viendront fondre tout à coup sur leurs Bourgades. Cette retraite miraculeuse dans leur esprit, leur fit voir que nos François auoient connoissance de leur trahison ; & la conscience de leur crime & des meurtres qu'ils vouloient commettre, les jetta bien auant dans la terreur. Ils font garde par tout. Ils sont en armes iour & nuit, s'imaginant à toute heure que la foudre & la vengeance des François iustement irritez, alloit fondre sur leurs testes.

Enfin, voyant que rien ne paroiffoit, que tout rouloit en leur pais à l'ordinaire, ils enuoient de leurs troupes vers les François, les vnes en guerre & les autres comme des Ambassadeurs, pour sçauoir des nouvelles de leurs hostes, & pour tascher de retirer de nos mains leurs compatriotes mis aux fers.

L'apprends que ceux qui sont venus en armes, ont esté mal traitez, & qu'on a retenu ces feints Ambassadeurs. Nous sçaurons yne autre année le dé-

134 *Relation de la Nouvelle France,*

tail de tous ces rencontres & de toutes ces intrigues. Je ne dis seulement qu'en passant & en gros, ce que j'ay appris de ceux qui sont retournez de ce nouveau monde par les derniers vaisseaux.

Ils adioustent, qu'il court vn bruit dans ce pais là, que tous les Europeans qui habitent cette longue coste qui regne depuis l'Acadie iusques à la Virginie, irritez contre les Iroquois ennemis communs de toutes les Nations, se veulent lier ensemble pour les détruire: *Non vult Deus mortem peccatoris, sed magis ut conuertatur & viuat.* Je ne souhaite pas la ruine de ce peuple, mais bien sa conuersion.

On m'assure encore qu'il y a quantité d'Agneronnons, d'Onnontagueronnons, d'Oneiotchronnons prisonniers à Kebec, aux trois Riuieres & à Montreal. Que ces peuples viennent de tous costez solliciter Monf. le Vicomte d'Argençon Gouverneur du pais, de les mettre en liberté: & comme il est homme sage & prudent, on dit qu'il ne veut point lascher prise, que ces Barbares n'amenent les enfans

des principaux du país, qu'on tiendra dans des Seminaires bien fermez, qu'on eleuera en la foy Chrestienne, & qui seruiront d'hostages aux François, contre les courfes & contre les entreprises de ces Barbares, qui n'ont autre loy que celle de leur interest.

Voicy encore vne autre bonne nouvelle & bien certaine. Les Algonquins des país plus hauts, dont nous auons parlé cy-dessus, ont enuoié quelques canots chargez de pelleterie vers les François, avec parole de venir au nombre de cinq cent hommes l'an prochain, equippez en guerre & en marchandise. Ils souhaittent des Peres de nostre Compagnie, pour aller porter la foy dans leur país, & dans ces grandes Nations, dont nous auons fait mention. Si le Demon ferme vne porte, Dieu en ouure vne autre. On écrit qu'il se prepare déia de braues ouuriers, pour porter l'Etendart de IESVS-CHRIST dans ces vastes contrées: *fiat, fiat*. Pour conclusion, ie diray en finissant cette Relation, que nonobstant les guer-

336 *Relation de la Nouvelle France,*
res, les tempestes & les afflictions
du pais, on a baptisé en diuers en-
droits environ neuf cent Sauvages
cette année.

F I N.



ance,
Etions
rs en-
mages